



DU MOIS

PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS · 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. · N° 58 - JANVIER 2000 - 12 FRANCS

Cantines scolaires : si on faisait le point ?

Page 3

Les fêtes de l'an 2000

Page 4

Les premiers "pacsés" du 18e

Page 5

Les Restos du cœur rue Neuve de la Chardonnière

Page 6

Reportage : Les bénédictines du Sacré-Cœur célèbrent l'année sainte

Page 8

Jugement : le Sleep'In et la Boutique peuvent continuer

Page 10

Les rues du quartier Simplon et les écoliers

Page 13

Dossier : Se déplacer mieux dans le 18e

Page 14

Récit : Porte Montmartre, la solidarité d'un quartier

Page 17

Le quartier Lepic-Abbesses va fêter les cent ans de Jacques Prévert

Page 18



2000 ANS

Le bulletin d'abonnement est en page 22.

01 fol 50 32713

Les comptes du 18e du mois

Comme chaque année, nous publions les comptes du 18e du mois et nous faisons le point sur sa situation.

Le 18e du mois est un journal indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale, et bien entendu de toute administration publique. Il n'est pas le fruit d'une démarche commerciale : il est édité depuis 1994 par une association créée dans ce but, les *Amis du 18e du mois*, qui regroupe les membres de l'équipe de rédaction et des lecteurs¹, et il est rédigé et géré bénévolement.

L'assemblée générale annuelle de l'association des *Amis du 18e du mois* s'est tenue le 4 décembre. Elle a permis un débat très riche, au cours duquel ont été faites de nombreuses suggestions, qui vont maintenant être étudiées.

Le bureau est désormais constitué ainsi : présidente Brigitte Bâtonnier, vice-président Sylvain Garel, trésorier Christian Adnin, secrétaire Céline Bouttier, secrétaires adjoints Christine Brethé, Marika Hubert, Noël Monier.

Les comptes ont été approuvés. En voici le résumé (entre parenthèses après chaque chiffre, l'évolution par rapport à l'année précédente) :

DÉPENSES (en francs) :

- Impression : 159 639 (- 0,22 %).
- Fonctionnement de la rédaction et de l'association : 35 563 (+ 4,40 %), dont : frais photos 13 923, papeterie et fournitures 6 383, photocopies 3 650, téléphone et fax 3 204, timbres 6 225, achat de documentation rédactionnelle 2 178.
- Frais d'envoi aux abonnés : 7 942 (+ 5,37 %).
- Fête et frais de réception : 2 200 (+ 468 %).
- Subvention aux *Rencontres photographiques du 18e* : 3 000.

TOTAL : 208 344 F (+ 3,15 %).

RECETTES

- Ventes au numéro : 133 556 F (+ 2,25 %).
- Abonnements : 59 653 F (+ 10,47 %).
- Cotisations des adhérents : 12 560 F (- 13,91 %).
- Publicité : 18 065 F (+ 7,69 %).
- Divers : 450 F.
- TOTAL : 224 284 F (+ 3,85 %).

Commentaires :

La situation est bonne. Ventes et abonnements progressent régulièrement, et nous dégageons un excédent qui se monte cette année à 15 940 F.

Mais nous arrivons au moment où

notre organisation, entièrement fondée sur le bénévolat, ne suffit plus à faire face à la charge de travail, qui est croissante. Le conseil d'administration a donc décidé la création d'un "emploi jeune" afin d'aider aux tâches de coordination internes et externes. L'excédent cumulé des dernières années, créant une trésorerie "à l'aise", nous permet d'envisager cette dépense nouvelle sans inquiétude.

Côté dépenses, les tarifs d'imprimerie n'ont pas augmenté cette année ; la très légère diminution qu'on constate sur ce poste est due aux variations du nombre de photogravures. Dans les frais, les postes qui manifestent le plus d'augmentation sont les frais photo et

Évolution de la diffusion depuis la création du journal (novembre 1994)

	1994-95	1995-96	1996-97	1997-98	1998-99	1999-2000
Novembre	1 598	1 648	1 682	1 753	1 809	2 019
Décembre	1 222	1 484	1 630	1 670	1 791	
Janvier	1 369	1 661	1 813	1 887	1 891	
Février	1 165	1 852	1 913	1 941	1 818	
Mars	1 284	1 636	1 770	1 733	1 952	
Avril	1 265	1 768	1 873	1 643	2 132	
Mai	1 194	1 862	1 849	1 921	1 999	
Juin	1 339	1 918	1 738	1 851	1 881	
Juillet-août	1 577	2 027	1 848	1 961	1 960	
Septembre	1 515	1 850	1 722	1 793	1 777	
Octobre	1 697	1 728	1 747	1 836	1 766	
Moyenne sur 12 mois	1 384	1 767	1 780	1 817	1 889	

Il s'agit ici de la diffusion payante totale (abonnements compris).



les achats de documentation ; les frais de téléphone et fax ont diminué.

Si le poste fête et frais de réception a quadruplé par rapport à 1998 (où il était presque inexistant), c'est parce que nous avons voulu marquer le numéro 50 ; cette dépense n'est pas renouvelable l'an prochain.

En ce qui concerne les *Rencontres photographiques du 18e*, nous en avons été les co-organisateurs en 1997. Cela nous avait coûté une somme importante, jugée excessive par le conseil d'administration. Cette fois, nous sommes intervenus seulement comme partenaires (ou sponsors) pour une somme fixée d'avance, 3 000 F. Ces *Rencontres photographiques* n'ayant lieu que tous les deux ans, elles ne figuraient pas dans les comptes de 1998 et ne figureront pas dans ceux de l'an prochain.

Nos recettes sont, comme par le passé, constituées pour l'essentiel par les ventes et abonnements ; la sensible augmentation des abonnements (actuellement, environ 430 abonnés) n'a pas entraîné de baisse des ventes chez les marchands de journaux : celles-ci continuent elles aussi à progresser.

1. Dans notre numéro 50, nous avons raconté l'histoire de la création du journal. Ceux de nos lecteurs qui sont intéressés peuvent s'y reporter ou se le procurer en nous écrivant et en joignant 12 F en timbres.

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Restos du cœur

Mme Lété, responsable de l'Association Poissonniers (du quartier de la Porte des Poissonniers), nous a adressé, au milieu de décembre, cette lettre qui prouve à quel point l'ouverture des *Restos du Cœur* dans le 18e était attendue, et l'incertitude qui a régné jusqu'au dernier moment à ce sujet. (Voir page 6.)

«En tant qu'association de quartier œuvrant dans un secteur défavorisé et oublié, nous avons été alertés par des habitants et résidents du secteur Amiraux-Simplon-Poissonniers qu'il n'y avait pas cette année de "Resto du cœur" dans le 18e. Nous avons conseillé à ces personnes de faire une démarche au service social de la mairie du 18e arrondissement, or cet état de fait était totalement ignoré !

Peut-être n'y a-t-il pas la possibilité de résoudre ce problème dans un bref délai, mais nous tenons à attirer l'attention afin que l'année prochaine il puisse y avoir de nouveau dans notre secteur un Resto du cœur...

Nous trouvons fort regrettable qu'à la veille des fêtes de fin d'année des gens en état de grande précarité ressentent un peu plus leur isolement. Une partie

du 18e arrondissement est au seuil de la pauvreté. La "banque alimentaire" du quartier (qui agit dans les locaux de la paroisse) ne prend en charge que les familles qui ne disposent que de 15 francs par jour et par personne, ceci à cause du nombre grandissant de "pauvres" ou "d'exclus"...»

Claude Lété

Le chantier Bretonneau

A propos de l'article de notre dernier numéro sur les grands chantiers en cours, et notamment des 85 logements prévus dans l'opération Bretonneau à côté du futur hôpital de gériatrie, une lectrice voisine de ce chantier nous écrit :

«A qui fera-t-on croire que les HLM en question sont destinés au personnel du futur centre de gériatrie ? A-t-on jamais vu un établissement hospitalier jouer un rôle de propriétaire-bailleur ? L'OPAC a tout simplement fait main basse sur la moitié du terrain de Bretonneau, avec sans doute la complicité des organismes intéressés dans l'opération, dont l'AP qui a laissé ce lieu à l'abandon depuis des années.

C'est tout le terrain qui aurait dû être consacré à l'hôpital, vu les besoins de la population : 245 lits pour le deuxième arrondissement le plus peuplé de Paris !

De plus, on attire des familles qui auront bien sûr des enfants d'âge scolaire. Alors nous aurons droit à l'inévitable couplet sur le manque d'écoles. C'est ainsi qu'on détourne la gérontologie de son objet...»

Claude Moccand

Note de la rédaction. Une précision : il n'a jamais été dit que les HLM en question abriteront "le personnel du centre de gériatrie", mais "des personnels de l'Assistance publique" (qui peuvent travailler ailleurs). Ce ne sera pas chose nouvelle, ni anormale, de voir un organisme HLM gérer des logements construits avec le financement d'une grande entreprise pour le personnel de celle-ci.

Cela dit, le fait que notre journal a informé ses lecteurs du contenu de ce programme de construction n'implique pas que nous l'approuvions : nous faisons notre travail d'information, et nous ne nous substituons pas aux associations qui regroupent les habitants concernés. Dans les articles que nous avons consa-

crés au programme Bretonneau, nous avons indiqué les raisons qui amènent à considérer qu'un hôpital de gériatrie dans le nord de Paris répond à un besoin important. Nous avons fait écho aux inquiétudes du "Cadeb", qui regroupe des riverains de l'espace Bretonneau, ainsi qu'à celles des parents d'élèves FCPE qui avaient demandé un "moratoire" sur la construction des logements tant que les équipements collectifs correspondants, écoles notamment, ne seraient pas en place.

Choquée

«Au cours d'un baptême célébré à l'église Saint-Jean-des-Abbeses, j'ai été très choquée des propos tenus par le curé, qui officiait. Evoquant la population du 18e arrondissement, il a déclaré qu'il y avait "de plus en plus de païens" autour de nous, dans le quartier, et surtout "de plus en plus de musulmans". "Ils nous envahissent", a-t-il dit, incitant ensuite les parents présents à faire suivre le catéchisme à leurs enfants. Etonnant propos dans un lieu où la tolérance devrait régner...»

Christine Drieu

L'AIR DU TEMPS

Réveillon

Un plan de Paris grand ouvert à la main, assise en angle aigu sur le siège du bus, près de la vitre, scrutant la rue Ordener à droite, à gauche, devant, derrière, et de nouveau son plan, puis les indications du bus, elle est aux aguets.

Tailleur de flanelle grise, perles blanches et grises minuscules en jeu tressé autour du cou, montre platine grise, sertie de perles minuscules ; gris et blond de mèches mêlées dans la volute des cheveux.

Le bus s'arrête. Une jeune fille blonde en long manteau noir s'installe près d'elle :

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Ah, je savais que tu habitais par ici. Je me disais que peut-être je te verrais.

- Tu n'as pas l'air tranquille. Qu'est-ce que tu fais avec ce plan ?

- C'est la première fois que je traverse le 18e.

- D'accord ! Et tu attends l'attaque de la diligence. Tu vas être déçue, ça ne se fait plus, my dear, même dans le 18e. Tu ne m'as pas dit ce que tu fais par là.

- Je vais récupérer ma voiture chez le garagiste de Thérèse. Il fait des prix.

- Ah ! Et au fait, tu as fait quoi pour le réveillon de l'an 2000 ?

- J'ai renoncé à Paris. Pour le premier de l'an, Paris c'est toujours la folie, alors imagine, l'an 2000, je me suis dit que ce serait Beyrouth. On est restés dans le quartier, à l'hippodrome d'Auteuil, sous de grandes tentes, grande fête et feu d'artifice.

- Et ça coûtait combien ?

- 6 000 francs.

- C'est donné ! A ce prix-là j'espère que tu as invité ton garagiste.

Rose Pynson

12 000 repas par jour dans les cantines scolaires du 18e

Dans le 18e, la gestion des cantines scolaires est depuis six ans déléguée à une société privée. Une réunion s'est tenue à la mairie pour faire un bilan, aspects positifs et critiques. Parmi celles-ci, le caractère insipide des plats : on a cité le cas d'écoliers qui, les yeux fermés, étaient incapables de dire s'ils mangeaient de la viande ou du poisson.

J eudi 16 décembre s'est tenue à la mairie du 18e une réunion de concertation organisée par la Caisse des écoles, portant sur les solutions envisagées pour la restauration scolaire dans l'arrondissement. Elle réunissait les membres du comité de gestion de la Caisse des écoles, des représentants de l'union locale FCPE et des parents d'élèves, des chefs d'établissements, quelques cantinières et une poignée d'enfants. Dans la salle aussi, les représentants de la société Avenance (anciennement Générale de Restauration), avec laquelle la Caisse des écoles est liée par un contrat d'« affermage » depuis bientôt six ans.

Dans le 18e en effet, les cantines scolaires ne sont pas gérées directement par la mairie ou la Caisse des écoles. Leur gestion a fait l'objet d'une « délégation de service public » souscrite par l'ancienne municipalité (dirigée par les élus de droite) avec une société privée. Le 18e est le seul arrondissement parisien où la restauration scolaire a été cédée en totalité au privé. Cette société confectionne les 12 000 repas quotidiens dans une cuisine centrale située rue Riquet, tout près du pont de chemin de fer. Ce contrat arrivera à échéance le 31 décembre 2000.

La réunion avait pour objet de présenter le « bilan technique » demandé par la municipalité du 18e à un cabinet d'audit et d'examiner



l'opportunité de rendre la gestion et la fabrication des repas à la Caisse des écoles du 18e à l'échéance du contrat d'affermage.

Dès l'ouverture, le comité de gestion de la Caisse des écoles déclencha de vives réactions en annonçant d'entrée de jeu... la prorogation du contrat d'affermage avec Avenance jusqu'à l'été 2001 afin « de ne pas changer de système en cours d'année scolaire ».

Ancien régime

Il semble que le bilan qualitatif et financier fasse apparaître quelques points forts, comme les conditions d'hygiène constantes des 12 000 repas distribués chaque jour, et des points faibles : contraintes inhérentes à l'existence d'une double autorité, système de facturation, mode de calcul favorable au « fermier » (comme sous l'Ancien régime ?)....

Tandis que la mairie faisait procéder à l'audit, des questionnaires envoyés aux familles par la Caisse des écoles d'un côté ainsi que par l'union locale FCPE d'un autre côté, faisaient ressortir principalement trois sujets de mécontentement : le manque de variété dans les plats, des réfectoires trop bruyants et des dysfonctionnements dans la facturation aux clients (les familles).

Il est reproché à la centrale de la rue Riquet de n'être pas une cuisine

mais un lieu d'assemblage, une sorte de clinique aseptisée où la nourriture arrive préconditionnée (de Meaux !). Sans que la « liaison froide » en elle-même soit directement mise en cause, c'est surtout la composition et la variété des plats qui sont incriminés (viandes reconstituées, morceaux de basse qualité, omniprésence du haché, du pané, du prémaché).

Il est vrai que la législation en matière d'hygiène et de sécurité de la restauration collective est devenue si drastique qu'on en arrive à fabriquer des repas sans goût ou, pire, à goût uniforme. Un enseignant

cite une expérience faite avec des enfants qui ne savaient pas reconnaître les yeux fermés s'ils mangeaient de la viande ou du poisson ! Dans la rubrique « qu'est-ce que tu as mangé à la cantine aujourd'hui ? », les témoignages sont édifiants, on mentionne la monotonie des plats, l'absence de choix, les sauces lyophilisées insipides à la couleur toujours identique, des pique-niques pour les sorties scolaires strictement les mêmes depuis cinq ans. Bref on déplore que la société Avenance fasse du profit plutôt que de la bonne cuisine goûteuse, nutritive et variée.

Cuisine sur place

Le retour à une cuisine sur place ou de proximité ainsi qu'à une gestion directe par la caisse des écoles a des partisans. Elle est notamment réclamée avec énergie par l'union locale FCPE, qui se mobilise pour un retour au domaine public et réclame un droit de regard sur la gestion des cantines. Cette « re-municipalisation » serait-elle la panacée ? Un directeur d'école nouvellement nommé dans le 18e affirme que, d'après son expérience du 13e, où les cantines sont gérées directement par la caisse des écoles, les critiques sont du même ordre.

Eu égard au coût financier annoncé pour l'opération — des dizaines de

(Suite page 4)

Le 18e du mois.

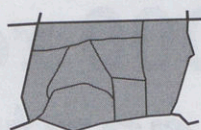
Rédaction, abonnements, publicité : 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

• Vous pouvez retrouver le 18e du mois sur Internet à cette adresse : www.paris18.net/dixhuit. Vous pouvez nous écrire à : dixhuit@paris18.net

• **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Brigitte Bâtonnier, Philomène Bouillon, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Christine Brethé, Brahim Chanchabi, Virginie Chardin, Sandrine Chastang, Jérôme Conquy, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Anne Farago, Suzanne Fayt, Danielle Fournier, Nicolas Gallon, Jacqueline Gambin, Sylvain Garel, Michel Germain, Françoise Hamers, Antoine Lagneau, Marie-Pierre Larrivé, Florence Legal, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Sandra Mignot, Noël Monier, Naïri Nahapetian, Thierry Nectoux, Alain Nunez, Emmanuelle Paradis, Jean-Claude Pauptert, Patrick Pinter, Morgan Portet, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Valérie Stafetta, Michèle Stein, Jean-François Vuillerme.

• **Directeur de publication** : Christian Adnin. **Rédaction en chef** : Brigitte Bâtonnier, Noël Bouttier, Nadia Djabali, Noël Monier.

• **Le 18e du mois est édité par l'Association des amis du 18e du mois.**



L'an 2000 se fêtera aussi dans le 18e

(Suite de la page 3)
millions de francs pour la création ou la rénovation des cuisines sur place (certaines ont été transformées en salles de classes) et autant pour la gestion du personnel et la facturation aux familles – on devine que la municipalité risque de ne pas pencher de ce côté.

De même, les souhaits légitimes des parents – qui, tout comme les consommateurs d'aujourd'hui, se penchent sur les assiettes et préfèrent les produits frais plutôt que les conserves, la nourriture saine, voire bio, plutôt que les produits industriels à la saveur synthétique, et qui se soucient de l'origine des produits – ne semblent guère compatibles avec les contraintes de la restauration collective de masse.

Le prix de revient le plus cher de Paris

A cela s'ajoutent des récriminations d'ordre financier : le coût du repas, la facturation aux familles (erreurs dans le comptage des repas, relances de repas déjà réglés, facturation des repas non consommés, etc.), le subventionnement par la Ville de Paris.

Dans le 18e, le prix de revient d'un repas est de 36,06 F (le plus cher de Paris) dont 9,65 F de coût moyen des denrées en école élémentaire. Les aides versées par la Ville de Paris sont calculées au nombre de repas sans tenir compte des particularités de population de chaque arrondissement. Or, dans les arrondissements où une proportion importante de la population est pauvre, les tarifs réduits de cantines sont forcément plus nombreux. La municipalité du 18e tente depuis plusieurs années de négocier avec la mairie de Paris une péréquation entre arrondissements, qui permettrait un rééquilibrage des subventions. Elle se félicite d'avoir pu obtenir qu'un groupe de travail soit mis en place. Elle se félicite également d'avoir pu instaurer un tarif à 1 F et d'avoir permis un assouplissement du délai de carence.

Le seul repas de la journée pour certains enfants

Il est rappelé l'origine des Caisses des écoles, créées par la Troisième République dans le souci de favoriser l'instruction publique. Leur mission sociale ne doit pas être perdue de vue. Or, il apparaît que des chefs d'établissement ont des difficultés à

obtenir des tarifs réduits pour certaines familles nécessiteuses. Dans nos quartiers populaires, il arrive que le déjeuner constitue le seul repas de la journée pour certains enfants ! Le surendettement des familles reste une calamité sociale qu'il faut prévenir.

Autre sujet abordé : la piètre qualité de l'environnement, réfectoires trop petits, mal insonorisés, personnel de surveillance insuffisant, nécessité d'un encadrement renforcé pour les maternelles.

Malgré la volonté affirmée par l'équipe municipale d'agir en concertation avec tous les partenaires concernés pour dégager d'ici mars 2 000 des solutions garantissant une hygiène irréprochable, une meilleure qualité nutritionnelle et gustative des repas, et préservant le rôle social de la Caisse des écoles, les participants ont quitté la réunion sans savoir quelles seront les décisions de la municipalité et de la Caisse des écoles quant à l'avenir de la restauration scolaire dans le 18e. De toute façon, c'est la mairie de Paris qui reste l'arbitre des désirs de notre arrondissement, et quelle que soit la solution retenue il faudra des années avant sa mise en place définitive.

Christine Brethé

A la cantine rue Damrémont : info ou intox ?

Le repas de Noël à la cantine du 67 rue Damrémont, le 16 décembre, sera resté mémorable à plus d'un titre. Une dizaine d'enfants d'une classe de CM1 l'ont "restitué" rapidement et certains autres ont ressenti des douleurs abdominales. Les nuggets à la sauce curry et la bûche au chocolat n'ont pas fait bon ménage dans les estomacs des chérubins.

Le directeur d'école a aussitôt mis en route la procédure anti-intoxication, bien qu'il n'exclue pas que cela soit dû à des microbes de gastro-entérite errant dans l'école actuellement. Il est vrai que tous les autres enfants de l'école avaient le même menu, mais curieusement il semblerait que les enfants de CM1 victimes de malaises se soient partagé la même série de barquettes. Quoi qu'il en soit, il faudra attendre plusieurs semaines avant que les résultats du contrôle des services vétérinaires soient connus. Espérons que, contrairement à un usage malheureusement établi, les intéressés seront informés des conclusions de l'enquête.

Enfin, c'est arrivé ! Depuis le temps qu'on en parlait, nous sommes en l'an 2000. La dernière année du siècle est commencée. Un flot de festivités va égayer ce passage d'un millénaire à l'autre. Voici un petit calendrier des occasions de pointer le bout de votre nez près de chez vous, dans le 18e, pour vous enivrer de l'ère 2000.

• Montmartre en Europe 2000, du 9 au 23 juin.

Ce troisième festival Montmartre en Europe organisé par l'association UVA 18 aura pour thème "Le Millénaire – Entre rêve et réalité". Ce festival a pour objectif de contribuer au rapprochement des peuples européens à travers la culture et des manifestations de qualité : expositions artistiques, soirées littéraires... Treize pays seront représentés : Espagne, Estonie, Finlande, Grèce, Hongrie, Irlande, Islande, Lettonie, Lituanie, Moldavie, Portugal, Roumanie, Suède. (Renseignements : 01 42 64 67 64.)

• Périph'rock, le 24 juin.

Périph'rock, c'est une idée originale soutenue par la Mission 2000 qui permettra à diverses scènes musicales de se produire autour du périphérique parisien ; à partir de 17h., plusieurs concerts de rock auront lieu sur des talus et accès du périphérique, notamment dans le 18e.

• Le Carnaval parisien, le 1er juillet.

Ce carnaval, organisé chaque année par l'association *Paris Macadam* et qui regroupe des cortèges des différents arrondissements, dont le 18e, aura lieu le 17 juin. Il mettra en binôme, dans le 18e, artistes et amateurs pour organiser deux ou trois cortèges qui partiront de la Chapelle, la Goutte d'Or, la Porte Montmartre...

• L'Incroyable pique-nique, le 14 juillet.

Un pique-nique inédit et original rassemblera le 14 juillet, à une date symbolique de notre histoire, plus de trois millions de personnes le long de la Méridienne Verte qui traverse la France du nord au sud. (Voir notre dernier numéro, page 14.) Dans le 18e, cette ligne imaginaire passe par la Porte Montmartre, la rue du Poteau, la rue Lepic, le boulevard de Clichy... Alors, à vos paniers-repas !

• La Ronde des étoiles, les 14, 15 et 16 juillet.

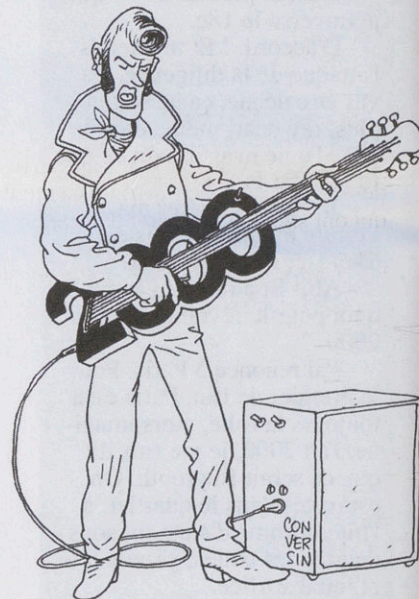
A l'initiative de l'association

Sirius, votre quartier sera relié pendant ces trois jours de la mi-juillet à d'autres arrondissements par des trains qui feront la navette sur la Petite Ceinture ferroviaire. Ils vous permettront de participer à un périple spectaculaire et convivial autour de Paris (voir notre précédent numéro, page 15).

• Paris en 80 quartiers, pendant tout novembre.

L'Action artistique de la ville de Paris propose qu'une exposition soit faite sur les quatre quartiers administratifs qui composent chaque arrondissement.

Dans le 18e, ces quartiers sont quatre tranches verticales sur la carte : les Grandes Carrières, Clignancourt, la Goutte d'Or, la Chapelle. Vous pourrez revivre l'his-



toire de ces quartiers à travers le siècle grâce à des iconographies, maquettes, peintures, écrits, etc., avec un travail approfondi sur l'histoire architecturale, urbanistique et sociologique. De même, vous découvrirez des projets sur le futur de votre arrondissement au travers de maquettes réalisées par des écoles d'architecture.

• Hélas, pas de parade du 1er janvier.

Revers de la médaille : les festivités de l'an 2000 ont entraîné la suppression de la traditionnelle Grande parade de Montmartre qui a lieu chaque année au 1er janvier avec chars, fanfares, pom-pom-girls et majorettes, etc. Montmartre était candidat pour accueillir la gigantesque Parade de Paris de l'an 2000, mais la mairie de Paris a décidé de la faire ailleurs, de la Porte-St-Martin à la Madeleine.

Virginie Chardin

Entretien et
réparation de :
par ébéniste
Renseignements
06 61 96 89 45

Piano

Montmartre-Morvan : voyage en musique

La "fanfare des Halles", trois poètes de la tribu des "Cyclades" (association d'artistes du 18e), un caricaturiste montmartrois, c'est une partie du cadeau de Noël que l'association Montmartre-Morvan avait emmené dans sa hotte, le dimanche 19 décembre, pour sa visite à Ouroux-en-Morvan.

Toute la troupe, avec à sa tête Francis Virlouvet, le président de l'association (par ailleurs artisan dans le quartier de la Chapelle), a animé en musique, poésie et dessins le marché de Noël de cette petite commune morvandaise de 1300 habitants.

Le Morvan (la Nièvre et une partie de la Côte d'Or et de Saône-et-Loire), région riche en forêts, premier producteur en France de sapins de Noël, compte parmi ses ressources naturelles de nombreuses spécialités culinaires et vinicoles. Mais il souffre d'un manque de dynamisme dû, peut-être, à sa faible population. L'association Montmartre-Morvan (dont sont membres notamment notre



Christian Adnin (www.chambrenoire.com)

maire-ministre Daniel Vaillant, né dans cette province, et le maire d'Ouroux Patrice Joly), veut développer les relations culturelles et commerciales entre la Butte et les collines.

Anne Farago

Les premiers "pacsés" du 18e

Vingt-deux personnes ont signé un PACS au tribunal d'instance du 18e dans le mois qui a suivi la promulgation de la loi.

Âgés de 19 ans pour les plus jeunes à 88 ans pour les plus âgées, ils et elles font partie des 22 "pacsés" de l'arrondissement qui ont signé leur contrat dans le premier mois d'entrée en vigueur de la loi. La loi a été publiée au *Journal Officiel* le 16 novembre : 473 tribunaux d'instance en France sont chargés d'enregistrer les conventions rédigées par ceux qui ont choisi de «pacsers», selon un mot qui ne figure pas encore dans le dictionnaire.

« Jamais le juge ne fait avancer les mœurs. C'est le législateur qui le fait », dit un des trois juges en fonction au tribunal d'instance du 18e. Au greffe de ce tribunal (dont les bureaux sont situés dans la mairie du 18e), environ une trentaine des couples par jour, couples homosexuels et hétérosexuels en nombre égal, demandent des renseignements. Mais 90 % de ceux qui ont signé sont des homosexuel(le)s : c'était le cas des premiers à signer, le 30 novembre, et des deux plus âgées : deux femmes de près de 90 ans.

Vingt-deux Pacs signés dans le 18e le premier mois, c'est relativement peu même s'il est encore trop tôt pour interpréter ces chiffres. Pendant cette période, soixante-dix mariages ont été célébrés à la mairie, un nombre «normal pour ce mois creux», dit l'employée de mairie qui relève aussi «un nombre constant de demandes». Le Pacs n'empêche visiblement pas de se marier !

Les professions des pacsés ne sont pas connues mais il semble que cette pratique s'installe dans tous les milieux.

Au tribunal d'instance du 18e les signatures ont lieu en général le mercredi. Le couple dépose son dossier

au greffe du tribunal et après vérification les partenaires sont convoqués pour la signature. Faut-il parler de cérémonie ? C'est sûr, les postulants s'habillent. Ce n'est pas encore le grand tralala mais on sent un besoin de donner une tonalité particulière à cette journée. Au grand étonnement de certains couples, pas d'écharpe (ce n'est pas Monsieur le Maire qui officie mais la greffière en chef), ni de salle réservée : on s'assoit dans un bureau et dans une ambiance sans apprêt on signe. On ressort au bout d'un quart d'heure.

Il y a encore peu de rites et même d'usages – ni le législateur ni les conventions collectives n'ont, par exemple, prévu de jour de congé – mais des faire-part de Pacs commencent à figurer dans les rubriques des journaux, ou, plus moderne, sont envoyées par e-mail. C'est ce qu'avaient fait Christian et Ray, qui avaient choisi, ce jour-là, de venir accompagnés de deux témoins (ce qui n'est pas nécessaire). Ceux-ci ont trouvé que le tampon, les sceaux, la signature demandée «avaient un côté émouvant» et ils ont immortalisé la scène par une photo. Pour ce couple il s'agissait de se mettre en légalité après de nombreuses années de vie commune et de penser à l'avenir avec un achat immobilier en perspective.

Tous s'accordent à trouver le personnel très gentil. De fait tout semble mis en œuvre pour que les choses ne traînent pas et se passent bien. Pour le personnel du tribunal, bien que ce travail s'ajoute à leurs charges habituelles, il est valorisant : il s'agit de faire plaisir aux gens, qui sortent avec un sourire empreint de gravité. Il y aurait besoin de renfort tant sont

importants les problèmes de locaux et de personnel. Trois juges sont nommés mais deux seulement sont en effectif réel pour une population nombreuse. Au sous-effectif chronique s'ajoutent les difficultés d'accueil par manque de locaux : le lieu n'est pas adapté au public ; son déménagement vers l'hôtel Matagon avait été envisagé mais la mairie de Paris ne veut pas. Et encore «pour l'instant il n'est pas question du dépacsage» souligne le juge qui s'inquiète d'une surcharge de dossiers à traiter : 60 % des dossiers au civil sont des problèmes de divorce... mais pour l'heure les pacsés ont l'air heureux.

Danielle Fournier

Le Pacs

Le pacte civil de solidarité (Pacs) est un contrat conclu entre deux personnes qui cohabitent durablement, qu'elles forment ou non un couple au sens sexuel. Il ouvre des droits en matière fiscale (possibilité, au bout de trois ans, de faire une déclaration commune), de maintien dans le logement en cas de décès d'une des deux personnes, et de succession. On n'a pas le droit de conclure un Pacs entre parents proches.

La déclaration doit être faite au greffe du tribunal d'instance. Pièces nécessaires : une convention en deux originaux, les copies intégrales et récentes des actes de naissance, les pièces d'identité, l'attestation sur l'honneur qu'il n'y a pas de lien de parenté entre les deux partenaires ainsi qu'une attestation de non-Pacs avec une autre personne à demander au greffe du tribunal d'instance de votre lieu de naissance.

SUR L'AGENDA

Dans cette colonne, nous publions des annonces de réunions, expositions, manifestations de toutes natures, qui nous sont transmises par les associations ou organisations du 18e.

■ 11 janvier : CICA sur les crèches

Le CICA se réunira le 11 janvier 2000 à 19 h à la mairie du 18e. Thème : «la petite enfance et les crèches». Le CICA regroupe une fois par trimestre les élus de l'arrondissement (et éventuellement des personnalités de diverses administrations) avec les représentants des associations.

■ 12 janvier : débat sur la sexualité et la contraception

Mercredi 12 janvier, les Verts du 18e organisent un «débat de bar» sur la sexualité, la contraception et l'avortement. Rencontre-débat ouverte à tous, à 20 h au café LMP, 20 rue Léon.

■ 13 janvier : débat sur la mondialisation

Au Cinéma des Cinéastes (7 av. de Clichy), jeudi 13 janvier à 20 h, «Mondialisation et tentative de coup d'Etat sur les démocraties», soirée-débat en collaboration avec l'association Attac. Projection du film *Roger et moi* de Michael Moore

■ 15 janvier : colloque de la Ligue des Droits de l'Homme

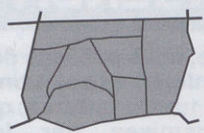
Sur le thème *Mouvements civiques et pouvoirs politiques*, la Ligue des Droits de l'Homme (LDH) organise un colloque samedi 15 janvier, toute la journée à partir de 9 h, à la mairie, place Jules Joffrin. La LDH est née à l'époque de l'affaire Dreyfus. Au long de son histoire, elle a manifesté sa vigilance contre les atteintes aux droits des gens commises notamment au nom de la raison d'Etat, et elle a mené des campagnes retentissantes. Le matin, on évoquera cette histoire au cours d'une table ronde animée par les historiens Madeleine Rebérioux (ancienne présidente de la Ligue) et Jean-Noël Jeanneney sur le thème : *La LDH et les autorités de la République*.

L'après-midi, seront abordés : les rapports entre les institutions politiques et les associations ; les formes d'action pour la défense des droits des étrangers dans les décennies 70, 80 et 90 ; et enfin le thème *Action civique et institutions européennes*. Clôture par Henri Leclerc, avocat, actuel président de la LDH.

■ 18 janvier : conférence sur l'Ordre de Malte. Voir page 6.

■ Deux stages pour les enfants sur les arts du cirque

L'association Art-Scénic organise durant les vacances de février deux stages pour enfants, du lundi 7 au vendredi 11 février : • Pour les 3-7 ans : *Cirque et percussion*. Horaires : 3-4 ans de 10 h 30 à 12 h 30, et 5-7 ans de 10 h à 12 h 30. Tarif 600 F (+ adhésion). • Pour les 8-14 ans : *Cirque et clown*. Horaires : 14 h à 17 h. 650 F (+ adhésion). • Spectacle avec tous les participants le vendredi 11 février à 18 h 30. Renseignements et inscriptions : Art-Scénic, 48 rue Duhesme. 01 42 52 99 81.



L'Ordre de Malte dans le 18^e..

Vieux de près de 900 ans, l'Ordre de Malte n'est plus souverain d'aucun territoire, mais avec ses 10 000 Chevaliers, 1000 Dames et 70 000 bénévoles, il continue à gérer un ensemble d'œuvres hospitalières à travers le monde.

On va tout nous dire à la mairie du 18^e sur le passé et le présent de cet Ordre.

Sous les ors de la salle des fêtes de la mairie du 18^e, le mardi 18 janvier, vont défiler neuf cents ans de tradition hospitalière au service des démunis : une conférence y présentera "les Œuvres hospitalières françaises de l'Ordre de Malte". La manifestation est organisée par Luc de Saint-Laumer, le délégué pour le 18^e arrondissement des Œuvres hospitalières.

On entendra un cours d'histoire d'abord : en 1113 est fondé en Palestine l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Pendant plus d'un siècle, où croisés et sarrasins ferraillent, l'ordre s'occupe des blessés, des malades, des pauvres. Après la défaite définitive des croisés en 1291, il aborde Rhodes, puis Malte où les Hospitaliers, devenus Chevaliers de l'Ordre de Malte, règnent de 1530 à 1798 avant d'en être délogés par Bonaparte.

On apprendra que cet ordre, devenu militaire pour protéger ses instal-

lations et possessions sans abandonner cependant sa mission hospitalière, fut un modèle de modernité : dans ses hôpitaux, on pratiquait une médecine héritée des savants arabes, on osait l'anatomie, on connaissait la pharmacopée et, miracle, on respectait des règles d'hygiène (lits individuels munis de draps, bains donnés aux malades) et même de diététique.

Le dictionnaire prétend que l'Ordre n'est plus qu'honorifique. Erreur. Si Bonaparte a signé la fin de sa puissance territoriale, l'Ordre subsiste : dix mille Chevaliers et mille Dames à travers le monde, 51 associations nationales et 81 ambassades. Il n'est plus militaire, il reste catholique mais autonome vis-à-vis de la papauté, et seul son Grand Maître est obligatoirement soumis à des vœux monastiques. Surtout, il perpétue sa vocation de secours et de soins grâce à ses Œuvres hospitalières fondées dans les années 1920 (reconnues d'utilité publique en France en

1928) qui comptent 70 000 bénévoles permanents dans le monde, 9 000 autres engagés ponctuellement et près d'un million de donateurs.

A Paris, les Œuvres hospitalières de l'Ordre de Malte ont un délégué par arrondissement et Luc de Saint-Laumer est celui du 18^e, entouré d'une douzaine de bénévoles, dont certains viennent des rangs des professionnels de la santé. Elles s'occupent essentiellement d'handicapés, gérant plusieurs maisons d'accueil, mais aussi d'enfants autistes, de personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer et, plus récemment, d'assistance aux sans abri. Les bénévoles y apportent un réconfort psychologique et organisent des animations.

Les Œuvres hospitalières organisent deux quêtes annuelles autorisées sur la voie publique, l'une fin janvier en faveur des lépreux, l'autre en mars pour les handicapés. Enfin, elles pratiquent le ramassage systématique des médicaments qui sont triés et envoyés dans les pays qui en manquent. «Un soin particulier est mis dans le suivi de l'acheminement pour éviter pertes, fuites et trafics», déclare M. de Saint-Laumer qui précise que dans le 18^e, plus de 80 pharmacies sur les 93 de l'arrondissement travaillent avec eux. «Nous récoltons environ dix tonnes par an dont un quart est récupérable.»

Le délégué du 18^e attend beaucoup de la conférence du 18 janvier. C'est la seconde fois que la mairie lui prête une salle : «Nous ne ferons pas la quête à la sortie, sourit-il, mais nous espérons convaincre quelques nouvelles bonnes volontés.»

Marie-Pierre Larrivé

□ Mardi 18 janvier à 18 h 30 à la mairie. Entrée sur invitations. Les commander au 01 42 28 21 18.

Les Restos du cœur rue Neuve de la Chardonnière

On l'a su tard, mais enfin ça y est : l'antenne des Restos du cœur dans le 18^e arrondissement devait ouvrir ses portes le 4 janvier, au 3 rue Neuve de la Chardonnière, dans le quartier Simplon.

Toutefois, en prélude à cette ouverture, l'association a dû faire face à de nombreuses difficultés. Le problème majeur était l'absence de locaux propres à accueillir un centre de distribution de vivres. «Les choses ont mis trop de temps à se mettre en place», dénonce Robert, responsable des centres de distribution parisiens, de nombreuses tracasseries administratives ont empêché d'ouvrir ce centre en même temps que les autres. C'est finalement le 13 décembre que la mairie de Paris a donné son accord pour ce centre, soit trois semaines après le départ de la campagne 1999-2000. Il a fallu alors, très vite, aménager le local, contacter et organiser les 150 bénévoles de l'arrondissement qui vont y collaborer.

Le soulagement est perceptible du côté des Restos du cœur qui ont dû gérer cette situation difficile en tentant de transférer les bénéficiaires du 18^e vers les centres du 9^e et du 19^e, avant finalement de devoir les refuser «pour éviter les émeutes» devant l'afflux impressionnant des demandeurs.

En contrepartie de ce retard, les bénéficiaires du 18^e arrondissement se verront attribuer une prolongation de l'aide durant trois semaines après la fin de la campagne le 24 mars 2000. Le centre sera ouvert tous les jours de 9 h 30 à 12 h 30. Les personnes désireuses de se présenter en tant que bénévoles, ou faire un don, peuvent appeler le 01 53 24 98 00.

Par ailleurs, l'association des Restos du cœur a inauguré le 1^{er} décembre, au 37 rue Hermel, pas très loin de la mairie, un "hôtel social" destiné à accueillir provisoirement des familles qui se trouvent à la rue. Nous y reviendrons.

Florence Legal

La tempête du lendemain de Noël



Rue des Martyrs, le vent a fait s'effondrer cet échafaudage.

La violente tempête qui a dévasté, à l'aube du 26 décembre, la moitié nord de la France, n'a pas épargné le 18^e. Auvents de magasins arrachés, vitrines brisées (comme au 129 boulevard Ney), branches d'arbres tombées sur la chaussée, antennes de télévision ou cheminées endommagées, tuiles de toitures qui se sont envolées (par exemple rue Polonceau)...

Accident spectaculaire rue des Martyrs : un échafaudage installé pour un ravalement de façade s'est écroulé. Un arbre du square Willette, en s'abattant, est tombé place Saint-Pierre sur une voiture en stationnement, un autre rue Ronsard. La rue Saint-Vincent a également été coupée par la chute d'un arbre. Deux grands et

vieux arbres ont été déracinés dans le Maquis de Montmartre, près du terrain de boules. Du côté de Guy Môquet, un grand arbre dessouché par la tempête s'est abattu sur le trottoir devant le 211 rue Championnet. Sur la place Jules Joffrin, en face de la mairie, le plus grand des sapins de Noël n'a pas résisté et s'est effondré, heureusement sans causer de dégâts. Une cheminée de la mairie a également été victime du vent.

Porte de la Chapelle, un coup de vent a renversé un camion, bloquant la circulation plusieurs heures.

Une des grues géantes du chantier de l'hôpital Bretonneau a donné des inquiétudes. Elle a finalement réussi à rester debout.



L'EQUIPE DE L'IMPRIMERIE
I.D.G.

**vous présente ses
meilleurs vœux
pour l'an 2000**

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris
Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

La vie des quartiers

Montmartre



Quatre meurtres ou tentatives de meurtres de prostituées en un mois et demi

Des événements dramatiques ont attiré l'attention sur le caractère particulièrement dur de la prostitution sur les boulevards des maréchaux au nord de Paris : boulevard Ney, boulevard MacDonald...

Le 21 octobre, Farida Z., 37 ans, était trouvée étranglée dans un terrain vague à la Porte de la Chapelle, sous l'échangeur. L'assassin, arrêté peu après, l'avait tuée pour une discussion sur le tarif de la passe.

Le 22 novembre, une Bulgare de 19 ans, Ginka, était retrouvée près du boulevard Mac-Donald, du côté de la Porte de la Villette, tuée de vingt-deux coups de couteau. Un groupe d'employées et employés travaillant dans des bureaux à l'ex-Halle aux Cuirs toute proche, qui ne connaissaient pas cette jeune femme mais que le drame avait émus, ont déposé quelques jours plus tard une gerbe de fleurs sur les lieux du crime. «Ce meurtre nous semble l'aboutissement logique d'une situation intolérable que nous voyons se développer sous nos fenêtres», ont-ils confié au journaliste du *Parisien* qui a relaté l'événement.

Le 29 novembre, dans un hôtel rue Letort, près de la Porte de Clignancourt, Malika S., 27 ans, était grièvement blessée à coups de couteau ; à la mi-décembre, elle n'avait toujours pas pu être interrogée en raison de son état. Le 2 décembre, des coups de feu ont été tirés d'une voiture vers un groupe de jeunes femmes.

Nous avons interrogé une animatrice de l'association *le Bus des femmes*, qui tente de venir en aide à ces prostituées notamment sur le plan sanitaire (voir le 18e du mois n° 11). Cette association a, dans le passé, aidé à arranger certains problèmes avec les habitants voisins des boulevards, notamment à la cité Charles Hermite. Actuellement, nous a dit cette responsable, il y a beaucoup de nouvelles filles, entre autres celles venues des pays de l'est, avec lesquelles l'association n'a pas de contacts. En particulier, elle ne connaissait aucune des victimes des meurtres ou tentatives. Mais elle nous a confirmé que les agressions de la part de clients, quelquefois de souteneurs, sont assez fréquentes.

La mairie ouvrira-t-elle le samedi ?

Dans le catalogue de promesses présenté par Jean Tibéri lors des "Etats généraux de la qualité de la vie" qu'il avait organisés le 4 décembre, on a noté le projet d'ouvrir une permanence dans les mairies d'arrondissement le samedi matin «pour engager des formalités ou obtenir des informations». Actuellement, les mairies ne sont ouvertes le samedi matin que pour la célébration des mariages.

«C'est une victoire, mais il faut continuer la lutte !» Tels sont en substance les propos de Jacques Daguenet, représentant du Collectif des riverains des boulevards Rochechouart et de Clichy, annonçant le 16 décembre dernier que maintenant cela paraît acquis : bientôt les autocars de touristes ne pourront plus stationner sur les boulevards.

C'est Bernard Plasait, adjoint au maire de Paris, qui a fait cette promesse au début du mois, lors des "Etats généraux de la qualité de la vie" organisés par la municipalité de Paris. Mais il reste maintenant à "transformer l'essai" : d'abord vérifier que le préfet de police est bien sur la même position, car c'est lui qui, officiellement, a le pouvoir de décréter cette interdiction totale de stationnement des cars ; s'assurer également que la dépose et la reprise des touristes qui viennent voir la Butte seront réellement limitées et contrôlées, et obtenir une date d'entrée en vigueur.

Pour les représentants du Collectif, l'interdiction de stationner devrait prendre effet au démarrage de la saison touristique, à la veille de Pâques prochain. Elle nécessitera la transformation en parking de la préfourrière Rome. Un autre parking pour autocars pourrait également être créé rue Belliard, tout près de la Petite Ceinture, sur un terrain qui fait partie actuellement du dépôt RATP.

Evoqués également par la mairie de Paris, le redéploiement des circuits de l'Open Tour assurant l'acheminement des touristes, le renforcement des fréquences de bus des lignes 30, 54, 67 et 85 et l'extension de leurs plages de desserte, notamment le dimanche.

Pour le Collectif des riverains, ce succès est à mettre au compte de la détermination de ses 350 membres et de leur dernière opération, le *NON AUX AUTOCARS* inscrit en lettres blanches sur 156 pancartes rouges (chiffre à la mi-décembre) fleurissant aux fenêtres et balcons des immeubles. Et puisque c'est la saison, des cartes de vœux seront envoyées au maire de Paris, portant la devise : «les cars aux parkings, les boulevards pour tous !»

Baignoires à pigeons

Pour que l'année 2 000 soit, selon l'expression de Jacques Daguenet, «l'année de la réconciliation des riverains et des touristes avec leurs boulevards», il faut aussi un réaménagement

Boulevards : des promesses...

Les autocars de touristes ne seront bientôt plus autorisés à stationner sur les boulevards Rochechouart et de Clichy, annonce un adjoint de Tibéri. Et le terre-plein du boulevard de Clichy sera refait, les arbres abattus seront replantés. Mais aucune date n'est donnée pour le moment.



Thierry Nectoux (www.chambre noire.com)

ment du terre-plein central qui est actuellement dans un état déplorable. Cela aussi est prévu, a assuré la municipalité de Paris.

Une rénovation du terre-plein a été réalisée en 1997 entre la rue de Clignancourt et la rue des Martyrs. Il s'agissait en principe de la première tranche de travaux qui devaient également concerner le boulevard de Clichy. Mais jusqu'à présent ça n'a pas été le cas.

Sur le terre-plein boulevard de Clichy, des fissures apparaissent partout sur les plaques bitumées ou cimentées réparées en fonction de l'urgence, pendant que sur d'autres parties terreuses ou ensablées, de larges flaques d'eau servent de baignoires aux pigeons. Des souches rappellent qu'une vingtaine d'arbres ont été coupés et non remplacés. Au centre de l'allée subsistent des restes de bacs ou de jardinières ainsi que des plaques de béton dont on ne peut déterminer l'origine, le tout sur plusieurs niveaux.

Les quatre rangées d'arbres

Christophe Caresche, premier adjoint au maire du 18e, est intervenu à ce sujet auprès du maire de Paris. Selon lui, les crédits qui devaient permettre la poursuite du réaménagement sur le boulevard de Clichy ont été annulés et affectés à la réfection des grands boulevards, ce que conteste la mairie de Paris. Cette dernière précise que le projet du terre-plein comprend la rénovation des revêtements de sol, en supprimant les différences de niveaux et les pistes de stationnement. Il comprend également l'installation d'un

Revêtement dans un état déplorable, arbres coupés : le terre-plein central du boulevard de Clichy.

éclairage piétonnier ainsi que de nouvelles plantations pour rétablir les quatre rangées d'arbres.

Malheureusement les crédits nécessaires ne seront pas débloqués avant l'exercice budgétaire de 2001, voire de 2002.

Le Collectif des riverains veut agir pour que cela se fasse plus tôt. Il propose la création d'une commission extra-municipale réunissant les associations concernées, des élus du 9e et du 18e, des représentants de l'Hôtel de Ville ainsi que des professionnels du tourisme, qui "planifierait" sur les projets concernant aussi bien le stationnement que le réaménagement du terre-plein.

Brigitte Bâtonnier et Alain Nunez

**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Mimosa
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Une année sainte pour le Sacré-Cœur

Dans la basilique (qui a été déclarée "sanctuaire de l'année jubilaire"), tous les soirs depuis qu'elle existe, à 23 h commence la nuit de prière silencieuse. Les bénédictines du Sacré-Cœur se sont vouées à cette fonction de "l'adoration perpétuelle".

Depuis la nuit de Noël les fidèles de l'Eglise catholique sont entrés dans l'année jubilaire ("l'année sainte") qui se terminera le jour de l'Épiphanie 2001. Une année un peu plus longue que le calendrier, qui sera rythmée par l'affirmation renforcée des traditions. Depuis 1300, date du premier jubilé dans sa forme actuelle, ce temps de réjouissances s'est institutionnalisé : le jubilé au début devait avoir lieu tous les cent ans, mais les fidèles ont convaincu les papes de la fin du Moyen Age d'en rapprocher les dates : tous les cinquante ans, puis tous les trente-trois, puis tous les vingt-cinq ans ! Un an donc pour célébrer Dieu, même si les chrétiens d'aujourd'hui pensent que le nombre de 2000 « n'a rien de magique ou de tragique ».

Du 22 décembre au 2 janvier,

c'étaient douze nuits entières de prière à la basilique du Sacré-Cœur pour entrer dans l'année sainte 2000 : le Sacré-Cœur, pour ceux qui ne peuvent aller à Rome ou à Bethléem, est un "sanctuaire jubilaire".

En fait, tous les jours, passé 23 h, l'ambiance change dans la basilique. Les touristes en grappes qui tournent de manière quasi mécanique autour du chœur à la recherche du bon angle pour une photo qui a déjà dû être prise des millions de fois laissent place aux pèlerins. La "soirée d'adoration" commence dans le Sacré-Cœur.

Les religieuses "bénédictines du sacré-Cœur" y participent comme tous les soirs depuis 125 ans qu'a été instaurée cette pratique de la prière perpétuelle par la fondatrice de leur congrégation des bénédictines du Sacré Cœur, Adèle Garnier. Celle-ci s'est installée en 1897 à proximité du Sacré Cœur et c'est elle qui a eu l'idée de la "prière perpétuelle" devant le Saint Sacrement dans la basilique.

Eclairés par des cierges

A partir de 11 heures du soir, "l'adoration silencieuse" se fait sur inscription et la basilique (sauf le vendredi qui est une nuit portes ouvertes au sens propre) est fermée aux simples promeneurs ou aux amateurs nocturnes de vieilles pierres. Dans la pénombre les pèlerins, venus parfois de loin pour cette soirée, s'installent pour une nuit de prière en silence sous les mosaïques : seuls les bas côtés sont éclairés et des cierges en grand nombre diffusent une lumière propice au recueillement.

Seuls signes de vie, le craquement des sièges et le battement de la porte qui se referme sur un pèlerin qui a terminé sa prière. Les cinq surveillants qui veillent sur «les adorateurs» avec leurs talkies walkies peuvent se retirer. Le temps semble s'être arrêté.

Pendant les douze nuits qui ont accompagné le passage à l'an 2000, le rituel de nuit a attiré un plus grand nombre de pèlerins, le 17 décembre des jeunes venus en procession de Saint Eustache, éclairés par des flam-



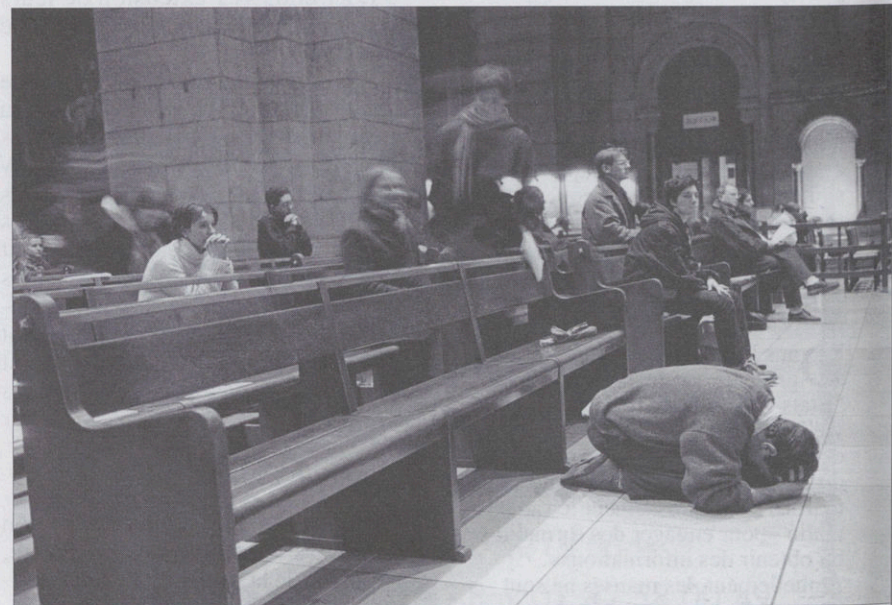
Pendant tout le mois de décembre, les veillées d'adoration nocturne dans le Sacré-Cœur ont attiré un grand nombre de fidèles. Ci-dessus, des jeunes venus de Saint-Eustache portant des flambeaux, le 17 décembre. Le 22 décembre a eu lieu un très spectaculaire "embrasement" de la basilique.



beaux, le 22 d'autres pèlerins venus assister à "l'embrasement" de la basilique (une belle illumination avec notamment des feux de Bengale) et ainsi de suite. Venus en groupes, souvent «par tradition familiale», c'est pour certains la première fois qu'ils participent à cette soirée d'adoration

alors que d'ordinaire ce sont des habitués qui s'y retrouvent. L'ambiance s'en ressent : dans ces grandes occasions la basilique retrouve son côté «touristique» et le recueillement tarde à s'installer.

Pourtant, tout est prévu : de l'arrivée à l'entrée de la nef jusqu'au loge-



L'adoration silencieuse se fait sur inscription. elle dure toute la nuit.



Les bénédictines, outre la prière et l'adoration, ont aussi une fonction hôtelière : elles s'occupent de l'accueil des pèlerins dans le centre situé rue du Chevalier de la Barre, juste derrière la basilique.

La vie des quartiers

Montmartre



Place des Abbesses Unis-Cité et le volontariat : une année dans des vies de jeunes

ment sous les toits, chacun est pris en charge par une armée de bénévoles qui œuvrent sous la houlette des soeurs. Chacun se voit remettre un petit billet pour circuler. Dans les bas côtés de la nef, les prêtres confessaient en série.

Accueillis toute l'année

Toute l'année les pèlerins sont accueillis, qu'ils soient en groupe, en couple ou seuls, dans un grand bâtiment sans âme relié directement à la basilique et où vivent en permanence les douze bénédictines du Sacré Cœur. C'est là qu'on leur propose un des cent lits pour se reposer et qu'ils se restaurent dans la cantine qui ouvre sur un grand jardin : de quoi assurer l'aspect matériel du pèlerinage.

Les communautés religieuses possèdent un important patrimoine immobilier en haut de la Butte : derrière la basilique, de l'autre côté de la rue du Chevalier de la Barre, il y a la Cité du Sacré-Cœur, avec le prieuré Saint Benoît, où logent les bénédictines, et tout près le Carmel de Montmartre.

A l'occasion du centenaire de la congrégation des bénédictines du Sacré-Cœur, nous avons évoqué (le 18e du mois avril 1998) l'engagement dans cet ordre religieux de quatorze nouvelles jeunes femmes qui prononçaient leurs vœux dans la basilique.

Au rythme des offices

Les douze bénédictines qui demeurent à la Cité du Sacré-Cœur sont chargées de l'accueil des pèlerins et de l'animation du sanctuaire. Elles prennent leur repas en commun en écoutant la lecture. Elles n'ont pas d'activités apostoliques, elles sont vouées uniquement à la prière et à l'accueil.

Pour les religieuses les journées de la semaine se déroulent au rythme des offices : quatre messes tous les jours. A 8 h laudes, à 12 h l'angélus, à 18 h les vêpres, à 21 h 30 les complies, auxquelles il faut ajouter une heure de recueillement tous les jours, chacune dans sa cellule. Les semaines de l'année suivent le rythme prévisible des fêtes religieuses et pour elles «le changement de millénaire n'a pas d'importance». Regroupées dans le chœur, elles sont à peine visibles, vêtues de leur ample robe blanche et du voile noir. «Je prends appui sur ton amour», chantent en chœur les sœurs accompagnées au psalmodium par l'une d'entre elles. Pour les six millions de visiteurs du Sacré-Cœur qui peuvent les apercevoir depuis la nef, elles sont une image vivante d'un temps qui se veut immuable.

Danielle Fournier
Photos Thierry Nectoux

Unis-Cité, dont le siège parisien est place des Abbesses, organise des "projets" de solidarité pour des jeunes bénévoles.

Au 16 de la place des Abbesses, un ancien hôtel particulier abrite une ruche de jeunes volontaires et salariés. Unis-Cité, association créée en 1994 pour promouvoir "une nouvelle forme de service volontaire", y a implanté en 1997 ses locaux parisiens.

Quatre-vingt jeunes de 17 à 25 ans (une soixantaine à Paris, une vingtaine à Lyon) s'engagent à être "volontaires" pour s'investir, d'octobre à juin et à temps plein, dans des projets de solidarité. Exemples : l'animation auprès de personnes âgées dans des maisons de retraite, le soutien scolaire, la collecte d'aliments et la distribution de repas à la *Chorba pour tous* ou aux *Restos du Cœur*, la rénovation de locaux pour Emmaüs ou bien, dans notre arrondissement, pour l'association La Chapelle.

«L'idée est de consacrer une année à la collectivité dans un cadre civil de solidarité», précise M'hamed Benmeriem, chargé de la communication d'Unis-Cité. En invitant ces jeunes de tous horizons à construire la société, on leur permet de se construire.»

Ces jeunes qui font un bout de chemin avec Unis-Cité sont répartis en équipes de sept encadrées par un responsable de l'association et détachées auprès de structures demanderesse, œuvrant pour la solidarité. La mission, "le projet" dans le vocabulaire d'Unis-Cité, dure de trois semaines à deux mois. «Nous travaillons avec une centaine d'associations partenaires», reprend M'hamed Benmeriem.

Ces jeunes volontaires ne risquent pas d'occuper des emplois qui normalement devraient être des emplois



Un des "chantiers" d'Unis-Cité, avec l'association "*La chorba pour tous*" : les jeunes du groupe allaient à la fin des marchés récupérer des vivres qui n'avaient pas été vendus et qui auraient sans cela été jetés. Ils les utilisaient ensuite pour confectionner une "chorba" qu'ils allaient le soir distribuer aux sans-abri à la gare du Nord et à la gare d'Austerlitz.

salariés ? A cette objection qui lui a été faite, Unis-Cité répond : «Non. Nos missions sont ponctuelles, ne durant jamais plus de deux mois, et dans la plupart des cas elles ne correspondent pas à un travail relevant d'un métier. Si cela devient un besoin permanent, nous ne l'assurons pas. Nous arrivons, au contraire, à faire émerger des besoins et donc à faire naître des emplois... emplois jeunes et dans certains cas de véritables postes.»

Des profils très variés se côtoient à Unis-Cité : jeunes sans emploi à la recherche d'une insertion, diplômés souhaitant faire une pause et se développer sur un plan personnel, étudiants poursuivant leurs études par correspondance. Ces jeunes volontaires reçoivent une indemnité de 2 500 F mensuels payés par Unis-Cité. «On ne peut parler de salaire, car il n'y a pas encore de statut du volontariat reconnu en France», précise Catherine Reine, chargée du recrutement. Un statut

qui réglerait aussi la question de la couverture sociale. Pour l'instant, nos volontaires sont soit des ayant droits de leurs parents, soit assurés en régime étudiants, ou encore couverts par la carte Paris-Santé. Nous les garantissons pour leurs activités par une assurance de responsabilité civile.»

Née de l'initiative de trois jeunes femmes diplômées de l'ESSEC, l'association est financée (budget de 7 millions de F) à la fois par les pouvoirs publics et par des partenaires privés comme la Fondation de France, la Fondation Macif, etc. Elle ne se veut pas entreprise d'insertion au sens strict du terme, mais entend promouvoir le volontariat comme un engagement social reconnu... et un tremplin. Sa philosophie : instaurer un brassage entre les volontaires venus d'horizons divers, les associations partenaires et les bénéficiaires des coups de mains donnés. Et donner une large place aux entreprises (privées) partenaires.

Ces entreprises assurent le "programme éducatif" des jeunes volontaires. Un cinquième de leur temps est, en effet, consacré à une préparation au travail qu'ils vont avoir à faire au long de l'année, et aussi à une "sensibilisation à la citoyenneté", par une approche socio-économique où il est question de "commerce équitable", de "droit de l'information", ou des droits civiques, par exemple. Ce temps est aussi consacré à un travail sur leurs projets d'avenir, avec le soutien des entreprises partenaires pour finaliser CV et lettres de motivation, prospecter le marché de l'emploi et obtenir un stage d'un mois en entreprise, à la fin de l'année de volontariat, pendant lequel l'indemnité leur reste versée.

Brigitte Bâtonnier

□ Unis-Cité : 01 53 09 93 50.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijouterie - Joaillerie - Horlogerie - Orfèvrerie - Cadeaux

-20%

SOLDES

-30%

à partir du 15 janvier 2000

26 - 28, rue Hermel 75018 PARIS - tél. : 01.46.06.40.25 - fax : 01.46.06.30.81

La vie des quartiers

Montmartre



Fermeture de l'Espace Lautrec

Sur les grilles cadenassées de l'Espace Lautrec, au 11 rue André Antoine, une affiche : "Expulsion réalisée le 13.11.99." Interrogé, l'huissier qui a procédé à l'expulsion est peu loquace. L'expulsion a été réalisée en vertu d'une ordonnance de référé du tribunal de grande instance de Paris. A la demande de qui ? Mystère.

L'Espace Lautrec avait ouvert son "musée" en novembre 1998.

Nouvel épisode rue d'Orchampt

Nouvel épisode dans le conflit qui oppose depuis dix ans des riverains de la rue d'Orchampt à leur voisin M. Mouscadet à propos de la maison que ce dernier veut faire bâtir au n° 3 bis de cette rue. Les travaux ont commencé depuis plusieurs mois, il s'agit pour le moment de forages pour 18 pieux en béton armé à 35 mètres de profondeur, afin de « reporter la charge de la maison sur des couches de terrain compact à grande profondeur ».

Dans l'immeuble voisin, au 3, des "témoins" avaient été posés sur les murs avant les travaux, afin de vérifier si ceux-ci provoquent ou élargissent des fissures. Le 6 décembre, la présidente des copropriétaires du n° 3 a écrit à l'expert chargé de suivre les travaux : « Outre les vibrations qui font trembler les objets, meubles et l'immeuble dans sa totalité, trois témoins viennent déjà de s'écarter. »

M. Mouscadet, en réponse, indique qu'il s'est rendu au n° 3 en compagnie de son architecte. « Nous avons constaté que les témoins posés préalablement aux travaux n'indiquent aucun déplacement », affirme-t-il.

La parole est à l'expert.

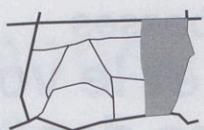
Le "Jars-Daim des Abbesses"

Vingt-trois commerçants et artisans des rues Tholozé, Burq et Durantin, dans le quartier des Abbesses, ont organisé début décembre un week-end de présentation de leurs activités. Ils avaient choisi comme emblème un étrange animal ayant une tête d'oie – ou de jars – et un corps de daim : un "jars-daim". Avec une bonne dose d'humour et quelques verres (offerts par les organisateurs) on peut en effet retrouver dans le plan de ces rues la forme de cette chimère bucolique...

Dans les galeries, boutiques de créateurs, restaurants, mais aussi chez le pharmacien, le libraire ou l'électricien, les badauds se sont vu offrir un verre, histoire de bavarder un moment ou d'écouter des musiciens russes. Un jeu invitait à aller d'une boutique à l'autre, mais la pluie a eu raison, pour cette fois, des bonnes volontés.

La vie des quartiers

Chapelle



Jugement : le Sleep'In et la Boutique peuvent continuer

Nous le pressentions dans notre compte-rendu d'audience (voir le 18e de mois de décembre 1999) : les juges de la 8e chambre de la 3e section du Tribunal de Grande Instance de Paris ont débouté l'association Olive 18 de son assignation en justice contre le Sleep'In et La Boutique. Les deux structures d'aides aux usagers de drogues peuvent donc continuer leur travail.

Ce qui est plus surprenant, c'est le motif pour lequel l'association de riverains et de commerçants a été déboutée. Le tribunal a considéré que la plainte était irrecevable car elle est « en dehors de la vocation de l'association telle qu'elle est écrite dans ses statuts ». La présidente d'Olive 18, Denise Barile, ne comprend pas cette décision puisque l'article 2 des statuts de l'association stipule que l'un de ses deux buts est de : « lutter contre les nuisances occasionnées par la présence de drogués dans le quartier et agir pour la sécurité des riverains ».

De plus, les adhérents présents à l'assemblée générale de son association le 21 juin 1999 ont autorisé à l'unanimité la présidente à porter plainte contre le Sleep'In et La Boutique pour « troubles de voisina-

ge » et modifié les statuts afin que la présidente puisse ester en justice au nom de l'association. Le procès verbal de cette assemblée générale a été envoyé quelques jours plus tard, comme le veut la loi, au bureau des associations de la préfecture de police de Paris.

Madame Barile, persuadée qu'il y a eu des pressions au plus haut sommet de l'Etat sur les juges, attend d'obtenir la décision judiciaire par écrit pour prendre une décision définitive. Mais elle affirme qu'Olive 18 va très probablement contester cette décision.

Mais Olive 18 n'était pas le seul plaignant en cette affaire. Et en ce qui concerne le syndicat de copropriétaires de la rue Philippe de Girard, qui lui aussi est débouté de son action contre La Boutique, la décision des juges est d'une autre nature et porte davantage sur le fond. Les nuisances amenées par les usagers de drogues sont admises mais les juges estiment qu'il n'y a pas de preuves de lien de cause à effet avec la présence de La Boutique. Un argument plusieurs fois utilisé par les dirigeants et les avocats de cette structure lors de l'audience.

Sylvain Garel

La hotte inépuisable du Père Noël



Noël Monier

Cité Charles Hermite : les habitants vont discuter de leur avenir

Ateliers de l'Avenir : c'est le nom des journées de réflexion et de débats auxquelles tous les habitants de la cité Charles Hermite sont invités, vendredi 14 janvier à partir de 18 h et samedi 15 toute la journée. Il s'agit, dans le cadre du "contrat de ville" DSU (développement social urbain) de faire le tour des questions posées à la cité – état des logements, voirie et environnement, problèmes sociaux, scolaires, commerces, transports, etc. – et de débattre des solutions possibles, avec les associations des habitants et avec des responsables.

Le bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils et la barbe montant jusqu'au milieu du nez (pour éviter d'être reconnu ou pour se protéger du froid ?), le Père Noël est descendu le 21 décembre au soir à la cité Charles Hermite, où des enfants en foule se sont bousculés pour l'approcher. Assis près du sapin installé à l'entrée de la rue Charles Lauth, il sortait de sa hotte paquet de bonbons sur paquet de bonbons, on n'en voyait pas le fond. Et en cherchant bien, on trouvera peut-être parmi les gamins un petit malin qui a fait deux fois la queue et réussi à avoir deux paquets de bonbons...

En plus de ce Père Noël, il y avait un manège gratuit, et un concours de décoration des portes d'entrée, le tout organisé par les associations de la cité groupées dans l'inter-associatif, avec le concours de l'OPAC.

Un débat sur les dépendances, drogue, alcool...

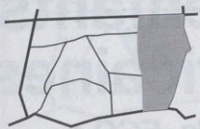
Comment rompre avec les dépendances : sous ce titre, l'association Entraide 18 organisait le 13 décembre une soirée de présentation d'une méthode de prise en charge de personnes dépendantes (alcool, drogue...). Président de l'association Espoir du Val d'Oise qui héberge des personnes en post-cure pour les réintégrer dans la société, Jean-Paul Bruneau a expliqué sur quels principes repose cette forme de traitement par abstinence : entraide entre malades, soutien psychologique fort pour "se vider" de son passé...

Seuls un centre en Provence et une prison en Normandie proposent cette méthode, qui s'oppose à la "substitution". (De plus en plus utilisée en France depuis quelques années, la substitution consiste à remplacer un produit toxique par un autre, sous contrôle et sous aide médicale, le produit de substitution le plus utilisé étant la méthadone. Le but est d'aboutir là aussi, mais progressivement, à une sortie de la dépendance.)

Devant une vingtaine de personnes, d'anciens alcooliques ou anciens usagers de drogues ont raconté leur long et poignant chemin pour sortir de la dépendance. Comme l'a expliqué une ancienne toxicomane, « on doit vivre avec sa dépendance et lutter contre toute sa vie ».

L'association Entraide 18, organisatrice de cette réunion, était aussi l'organisatrice de la manifestation du 9 octobre rue de la Chapelle sur le thème "Non à la drogue dans notre quartier" (voir notre n° 56).

Noël Bouttier



L'association La Chapelle : « il faut un projet pour le quartier. »

« **L**e quartier de la Chapelle compte environ 40 000 habitants, soit l'équivalent de la ville de Melun, chef-lieu de Seine-et-Marne, précise Hélène Barthélémy, présidente de l'association La Chapelle. Plus de soixante nationalités y sont représentées. Et imaginez qu'il n'y a aucune politique globale en matière d'urbanisme, en matière sociale, en matière culturelle ! »

Depuis longtemps on parle du « mal-vivre » de ce quartier. Il s'est cristallisé autour de l'insécurité et des problèmes liés à la toxicomanie. Problèmes réels et sérieux, mais ils ne sont pas la seule cause du sentiment d'abandon que ressentent beaucoup d'habitants. C'est du moins ce que l'association La Chapelle veut rappeler aux élus et responsables. Elle a écrit récemment au maire de Paris et au maire du 18e pour attirer leur attention sur la nécessité d'un « projet global et concerté » pour ce quartier délaissé par les pouvoirs publics.

Quatre axes dans le projet esquissé par l'association : des mesures pour une meilleure **qualité de vie** ; des équipements pour la **culture** ; des moyens pour améliorer l'**information** des habitants et leurs possibilités de **se réunir** ; des mesures de revitalisation des **commerces**.

■ Pour la qualité de vie

● **Désenclavement.** Ensermé dans les bras des lignes ferroviaires à l'est et à l'ouest, et formé de plusieurs « mini-quartiers » assez isolés et séparés les uns des autres, ce quartier aspire à être désenclavé.

Sur le flanc est, il faudrait favoriser les dégagements vers la cour du Maroc (où il est question d'un grand jardin public) et, au delà, vers Stalingrad (où l'aménagement prévu du bord du canal en ferait une agréable promenade et faciliterait l'accès vers le parc de la Villette).

Il faudrait aussi faciliter les liaisons entre la partie nord du quartier et le « vieux village », notamment en ouvrant d'autres sorties de métro au bout des quais des stations Porte de la Chapelle et Marx Dormoy.

● **Circulation.** « Rue Philippe de Girard, on roule à fond de train, c'est intenable ! s'insurge la présidente de l'association. Et devons-nous subir éternellement les accidents en séries aux angles des rues Pajol - Marc Séguin et Pajol-Riquet ? » La circulation des jeunes dans le quartier angoisse souvent les familles : trottoirs trop étroits, stationnement anarchique, limitations de vitesse non respectées... La coupure de l'axe rouge Marx Dormoy - rue de la Chapelle est source de danger et obstacle au

Dans un courrier adressé au maire de Paris et au maire du 18e, cette association souligne les carences dans le quartier en matière d'équipements collectifs, de circulation, etc. et elle fait des propositions.



Un quartier ensermé entre les deux réseaux de voies ferrées et qui a besoin d'être « désenclavé ». (A droite sur la photo, le pont Riquet. Au premier plan à gauche, des ateliers SNCF du « dépôt de la Villette ».)

développement d'une vie de quartier.

L'association demande « un véritable plan de circulation ». Elle souligne l'absence de pistes cyclables et

l'insuffisance des zones piétonnes autour du marché de l'Olive et autour du square de la Madone.

● Espaces verts et de loisirs.

L'association la Chapelle souhaite « un espace aménagé d'au moins 20 000 m² comprenant un parc de 10 000 m², des terrains de sports, 5 000 m² pour les tout petits, les familles et les adultes, avec les aménagements adéquats ».

Elle signale au passage « l'absurdité » d'avoir installé un centre d'animation et des terrains de basket sous le métro. « Trouvez-vous décent de laisser nos jeunes jouer au basket au milieu de la pollution sonore et des fientes de pigeon ? reprend Hélène Barthélémy, — même si certains s'en satisfont parce que là ils ont la paix, comme ils disent... »

● L'association rappelle aussi les besoins criants en matière d'**équipements scolaires**¹, **crèches** et **haltes-garderies**, les problèmes de **pollution**, la nécessité de veiller au maintien d'une **mixité sociale** à travers la politique de logement (éviter de créer

1. On se rappelle la longue bataille menée par les parents d'élèves pour faire admettre par la mairie de Paris la nécessité d'un collège et d'une école supplémentaire. Collège et école doivent être construits place Hébert, sur d'anciens terrains SNCF. Mais l'association La Chapelle fait état d'un bruit qui court, selon lequel l'acquisition de ces terrains par la Ville de Paris ne serait pas encore faite. Qu'en est-il ?

des poches de pauvreté... ou des ghettos de riches), etc...

■ Un « boulevard des cultures »

Autre axe important : le projet culturel. La présidente de l'association parle de façon imagée d'un « *boulevard des cultures* », un centre fort et attractif, où pourraient s'exprimer les diverses cultures vivantes représentées à La Chapelle, « où la diversité serait source de connaissance, de tolérance, de curiosité et de plaisir », avec une **Maison des cultures** comportant une salle de spectacle, un lieu d'expositions et pouvant accueillir des ateliers d'expression artistique, danse, musique, théâtre, photo, vidéo, contes... sans oublier les ateliers culinaires, car autour de la « bouffe » on peut rencontrer d'autres cultures.

« Il faudra mener une réflexion sur la politique tarifaire des activités culturelles », poursuit Hélène Barthélémy. Prenons le centre d'animation Hébert, le travail qui s'y fait avec les jeunes et les enfants est fantastique, mais c'est inaccessible pour nombre de familles, compte tenu des prix très élevés des abonnements aux diverses activités. »

L'association demande également une **bibliothèque pour adultes**. La

DSU ou pas ?

L'association La Chapelle demande que le quartier bénéficie d'un « contrat de ville » dans le cadre des politiques de **développement social urbain** (DSU), comme c'est le cas déjà de trois quartiers du 18e : la Goutte d'Or, la cité Charles Hermite, les cités de la Porte Montmartre. Le classement d'un quartier en DSU offre divers avantages : moyens supplémentaires de financement d'équipements sociaux et culturels, concertation obligatoire avec l'ensemble des associations d'habitants, etc...

Plusieurs autres associations du quartier se sont déclarées opposées au classement en DSU. Principal argument : « Ça risquerait de donner de notre quartier une image défavorable. »

bibliothèque Maurice Genevoix, dans la ZAC Evangile, n'est destinée qu'aux enfants, et la bibliothèque Clignancourt, près de la mairie, est vraiment très loin.

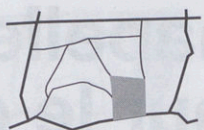
■ Information et réunions

L'association souhaite une **Maison de quartier** offrant des salles de réunion pour les associations et une antenne de la mairie d'arrondissement permettant à chacun d'obtenir des informations sur les possibilités

(Suite page 12)

La vie des quartiers

Goutte d'or



(Suite de la page 11)

qu'offre la Ville dans les différents domaines.

■ Commerces

La disparition de petits commerces de proximité, les difficultés du marché de l'Olive sont des phénomènes inquiétants, car l'existence d'un tissu commercial joue un rôle important pour la vitalité d'un quartier.

■ Des espaces disponibles

Pour répondre à tous ces besoins, l'association La Chapelle signale des terrains utilisables : la Halle Pajol (anciens hangars de messagerie situés entre la rue Pajol et les voies ferrées, et à la place lesquels la Ville avait envisagé de construire une ZAC de 600 logements, avant de renoncer à ce projet) ; le terrain vague 85 rue Philippe de Girard ; l'ancien Couvre-Feu, rue Philippe de Girard ; un garage rue Pajol ; le terrain rue de Torcy où se trouvent actuellement des bâtiments scolaires préfabriqués, et qui devrait être libéré à l'été 2001...

La poste Tristan Tzara déménage

Adieu le 29, bonjour le 7-9, nouvelle adresse du bureau de poste de la rue Tristan Tzara, dans le quartier de l'Évangile, ouverte à partir de lundi 17 janvier. La Poste souhaitait améliorer à la fois l'accueil de ses clients et les conditions de travail de ses agents. Chacun en jugera ! Mais aucune raison a priori de regretter le 29. A plus d'un titre.

L'espace public du 7-9 sera en effet plus spacieux (55 m² au lieu de 15), plus agréable à l'œil avec une nouvelle signalétique et une vitrine de « marchandisage » qui expose les dernières collections de produits de la Poste. Et surtout, le service aux clients sera amélioré. La plage d'ouverture sera élargie de 10 h à 19 h au lieu de 13 h à 19 h. Un poste d'accueil est prévu avec un agent bientôt en place, promet la direction de la Poste Paris-nord, le temps de recruter et de former un nouvel employé-jeune capable de vous renseigner et de vous donner le bon imprimé. Très appréciables aussi, les deux guichets disponibles : l'un ouvert en permanence, le deuxième aux heures de grande affluence.

Nouveau aussi la présence d'un conseiller financier, présent en principe chaque après-midi, de 14 h à 19 h. Et l'installation d'une batterie d'automates qui fleurissent depuis quelques années dans les bureaux de poste : distributeur d'enveloppes prêtes à poster, affranchissement, monnayeur.

Fin de la visite du nouveau bureau Tristan Tzara par un coup d'œil côté rue à son distributeur de billets sous surveillance vidéo, réservé toutefois aux titulaires d'une carte bancaire La Poste, couplé à un distributeur de carnets de timbres.

Jean-François Vuillerme

Le 1er décembre, journée mondiale contre le sida. Chaque année, l'association EGO (*Espoir Goutte d'Or*) organise une action à ce moment. Cette année, outre une distribution de préservatifs et de plaquettes de prévention, EGO a organisé trois rencontres, les 1er, 7 et 10 décembre, spécialement sur deux thèmes : d'une part, « parler du sida aux enfants », et d'autre part les rapports entre pays du nord et pays du sud, cultures du nord et cultures du sud à propos du sida.

Beaucoup de jeunes et d'enfants ont participé à la rencontre sur *les enfants et le sida*. Car on aurait tort de croire que les enfants sont incapables de comprendre ce qui est en jeu avec cette maladie, comment elle se transmet et comment on peut la prévenir. L'idée de base, c'est que les enfants d'aujourd'hui savent beaucoup de choses, et que sur des réalités comme le sida, mieux vaut les informer très tôt si l'on veut qu'ils intègrent bien et sans gêne la nécessité de la prévention.

Pour préparer la rencontre, une douzaine d'écoliers des *Enfants de la Goutte d'Or* avaient réalisé un numéro 0 du journal qu'ils envisagent de sortir régulièrement. Ce numéro 0, essentiellement consacré au sida, a été publié dans le bulletin *Alter EGO*. Des enfants avaient interviewé des personnes atteintes du sida et des intervenants spécialisés. Et d'autres enfants avaient été eux-mêmes interviewés par un de leurs camarades.

« Si tu veux donner un conseil à un enfant ? », demandait Djiby, 12 ans.

Réponse de Nassim, 10 ans et demi : « Quand tu fais l'amour il faut toujours porter un préservatif sinon tu peux attraper le sida. »

Réponse d'Amadou, 11 ans : « De ne pas toucher les seringues si on en trouve et de ne pas s'amuser avec. »

Des sketches parlant du sida avaient également été préparés par un groupe de 16-20 ans.

Interventions dans les hôpitaux

Sur le deuxième thème, une intervenante d'AIDES a exposé l'action de cette association en direction des communautés étrangères : avec les associations de quartier, spécialement avec les femmes qui peuvent servir de relais pour la prévention – faire en sorte que la lutte contre le sida s'insère dans l'activité de ces associations, en prenant les choses dans leur globalité, pas seulement sous l'angle sanitaire. Un travail d'information a également été fait auprès des Maghrébins qui rentrent au pays pour les vacances, sur les bateaux.

Conclusion : les gens sont beaucoup plus ouverts, demandeurs d'informations qu'on ne le croit sou-

vent. Autre conclusion : surtout, ne pas créer des services spéciaux pour les migrants, des hôpitaux pour migrants ; mais il faut être capables de se mettre à l'écoute des hommes et des femmes, y compris de ce qui ne s'exprime pas tout de suite.

Ici l'expérience d'URACA est précieuse. Cette association de la Goutte d'Or, association d'Africains immigrés dont l'objectif est la santé, a engagé un partenariat avec des hôpitaux, Lariboisière, Tenon, Bichat, Saint-Louis, où ses intervenants sont souvent appelés pour remédier à l'isolement de tel ou tel patient et aux difficultés de compréhension.

Deux de ces intervenants, Azedine et Fati, ont raconté comment ils se présentent, les discussions qui s'instaurent. Beaucoup de ces patients ont aussi des problèmes de papiers, de logements, Azedine et Fati les accompagnent dans leurs démarches administratives.

L'ethnopsychiatre Moussa Maman,

d'URACA, et Amadou Tchikawe, tradipraticien, ont expliqué comment ils peuvent aider à franchir les barrières culturelles, particulièrement dans le cas de patients atteints de séropositivité (et qui souvent ne sont pas malades, et ont du mal à saisir et à accepter la situation). L'annonce de la séropositivité est un moment délicat ; les personnels de santé, ayant des résultats d'analyses à annoncer en permanence, ne prennent pas toujours le temps nécessaire, or « si on fait une erreur à ce moment, on peut compromettre l'avenir du malade ».

Caroline, médecin à l'hôpital Tenon, a témoigné sur cette expérience. Un autre médecin, le Dr Deniaud, de l'hôpital Saint-Louis, a relaté son travail de plusieurs années à Abidjan et insisté sur le préservatif féminin, ses avantages mais aussi les problèmes culturels que pose son utilisation...

Nairi Nahapetian
et Noël Monier

1,618 rue de la Goutte d'Or



Cette fresque qui orne tout un mur n'est pas visible de la rue.

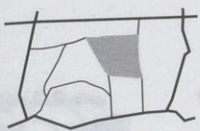
Des chiffres et des lettres. Jaunes, ocres ou bleus, à l'endroit et à l'envers, jetés en savant désordre, ils caracolent sur toute la hauteur et la largeur du mur d'un des nouveaux immeubles de la rue de la Goutte d'Or, épousant ses décrochements. On y retrouve, en vrac, les lettres des mots *art* et *école* et les chiffres du célèbre nombre d'or cher à Léonard de Vinci : 1,618. (Le « nombre d'or », rapport mathématique utilisé par les peintres et par les architectes, est censé représenter la proportion parfaite.)

La fresque, conçue par le peintre et graphiste Jean-Michel Correia, domine la cour de récréation de la nouvelle école polyvalente (maternelle et primaire) du 51 de la rue de

la Goutte d'Or, ouverte l'an dernier.

L'artiste avait promis de venir raconter le nombre d'or aux enfants mais ne l'a pas fait. (Pascale Giraudon, la directrice, le regrette bien.) En revanche les gamins ont pu, au retour des vacances de la Toussaint, admirer Michel Boudib, celui qui, juché sur de hauts échafaudages, a réalisé concrètement l'œuvre d'art. Les petits ont posé toutes les questions et il y a répondu. Pas touche les pots de peinture mais... pour le reste, à votre disposition !

Depuis la rue, on ne voit rien, la fresque n'est visible que par les écoliers à qui elle appartient et... par quelques privilégiés dont les fenêtres surplombent la fresque.



Comment être écolier ou collégien dans les rues du quartier Simplon

Un commissaire, un député, deux adjoints au maire du 18e, des représentants de l'Éducation Nationale et de la Dasco (Direction des Affaires Scolaires de la Ville de Paris), des enseignants du secteur public et privé, des parents d'élèves, des représentants de l'association Epoc (Ensemble pour Clignancourt), de l'association Poissonniers... Il y avait beaucoup de personnalités dans le réfectoire de l'école du 7 rue Championnet, fin novembre, invitées par l'association Mieux Vivre au Simplon (MVS) pour une table ronde sur les problèmes scolaires.

Deux objectifs principaux. Primo, réfléchir sur l'intégration des établissements scolaires dans le quartier Simplon et les aménagements urbains nécessaires. Secundo, les questions scolaires agissant comme révélateur de beaucoup de problèmes que connaît le quartier, il s'agissait à partir de là d'embrasser des thèmes plus globaux sur un mieux-vivre dans le secteur, et remettre à jour ses propositions.

«Le quartier connaît une forte concentration des établissements scolaires sur un périmètre restreint», explique Thierry Laigle, directeur de l'école du 7 rue Championnet et un des responsables de l'association MVS. Il faut soit assumer, soit diminuer cette concentration et pour ce faire il faut anticiper les problèmes.»

Ainsi le thème de la sécurisation des traversées des enfants à l'entrée et au sortir des cours a regroupé plusieurs types de questions :

- 1- la pertinence du classement de ce secteur en «quartier tranquille» (à quoi ça sert) ;
- 2- la nécessité d'aménager des trottoirs et des carrefours ;
- 3- l'exigence d'une présence plus régulière des îlotiers et de l'ouverture d'une vigie de police dans le quartier.

Barrières mobiles et grilles fixes

«Être «quartier tranquille», c'est bien, mais ça n'empêche pas que le secteur est traversé par trois axes relativement importants qui permettent de rejoindre le périphérique en évitant les bouchons du boulevard Ornano : la rue de Poissonniers, la rue Boinod, la rue de Clignancourt», explique un enseignant. Il faut trouver une solution pour ralentir la circulation. Dans la rue des Poissonniers, les voitures se doublent sur deux voire trois files.»

«A quoi sert le dos d'âne du haut de la rue Boinod ? demande un autre intervenant. Des voitures arrivent à une vitesse folle alors que le quartier est en zone trente...»

La demande d'élargir les trottoirs au niveau des entrées d'écoles est concomitante à celle de rendre fixes

les barrières mobiles installées il y a quelques années dans le cadre du plan Vigie-Pirate. Christophe Caresche, député et premier adjoint au maire du 18e, indique qu'«une liste des établissements est en train d'être établie pour le remplacement de ces barrières par des grilles fixes et pour l'élargissement des trottoirs là où c'est nécessaire.» Il ajoute : «Je suis étonné par l'acuité des problèmes de circulation. L'aménagement du carrefour à l'angle

sence régulière d'un agent de police pour faire traverser les enfants le matin et le soir. «Je passe tous les jours par la place Albert Kahn et par le boulevard Ornano. Les enfants traversent seuls, sans policier et je tremble pour eux tous les matins», explique une riveraine.

Réponse de Gascon ou exposé sur une réalité parisienne difficile à gérer ? «Je vais vous dire un secret, il y a trop de voitures à Paris, commente le com-

constater que le quartier souffre d'un grave déficit d'équipement. Il y a une piscine, un gymnase saturé, les 26 m² de l'association Poissonniers et un petit local au Cirque de l'Amour. C'est tout. Hors activités scolaires, un enfant ne peut pratiquement pas accéder aux équipements sportifs s'il n'est pas membre d'une association.

«Les terrains SNCF sous-exploités pourraient être récupérés pour cela», indique Philippe Le Gallo, président de l'association Mieux vivre au Simplon. Nous voulons un équipement socio-culturel, un point-écoute, et une bibliothèque serait loin d'être un luxe.»

«Il manque un centre d'animation au quartier», reconnaît Serge Fraysse, adjoint au maire du 18e.

L'association Poissonniers, de son côté, essaie de monter une bibliothèque mais il lui faut un local plus grand et des livres. «Le maillage associatif restera faible s'il n'y a pas de locaux pour les accueillir», conclut Thierry Laigle.

Trois collèges tout proches

C'est au niveau des collèges que la concentration des établissements scolaires est la plus forte. En effet, le quartier accueille trois établissements du second degré. Deux collèges publics, collège Gérard Philipe et collège Marie Curie, et un établissement privé, le collège Saint Vincent.

En 1997, la mairie de Paris a décidé d'agrandir le collège Marie Curie, de le porter de douze à vingt classes. Deux tranches de travaux ont été prévues. Le collège accueille actuellement quinze classes et seize à la rentrée prochaine, la montée à vingt classes est prévue pour 2001. Ce collège verra donc son effectif augmenter de 200 élèves supplémentaires dans les deux prochaines années.

Le collège Gérard Philipe accueille des élèves venant de très loin ; une partie de ceux-ci devra rejoindre le nouveau collège du quartier de la Chapelle, dont l'ouverture est prévue pour 2002, place Hébert.

La Dasco indique que pour le moment, il n'est pas dans les projets de la Ville de Paris de fermer Gérard Philipe.

Du côté du collège privé Saint Vincent (22 classes), on a refusé des inscriptions par manque de place.

Pour la rentrée 2000, il manquera trois classes de sixième dans notre arrondissement. D'ici 2002, il est prévu une réorganisation de la carte scolaire du 18e (en terme d'effectifs au niveau de l'accueil des sixièmes) car tous les établissements de l'arrondissement sont à saturation.

Nadia Djabali

Une table ronde organisée par l'association «Mieux vivre au Simplon» sur les problèmes scolaires a permis aussi d'évoquer certaines questions d'aménagement du quartier.



Le carrefour Poissonniers-Championnet-Boinod : son aménagement est prévu, mais les crédits ne sont pas encore inscrits au budget de la Ville de Paris.

des rues Championnet, Boinod et des Poissonniers est prévu mais les crédits ne sont pas encore inscrits au budget de la Ville de Paris.»

La nouvelle école maternelle

La question de l'aménagement du carrefour Simplon-Boinod se fait elle aussi pressante. «Avec la nouvelle école maternelle qui va être construite à cet endroit, on va droit vers un accident», s'inquiète-t-on.

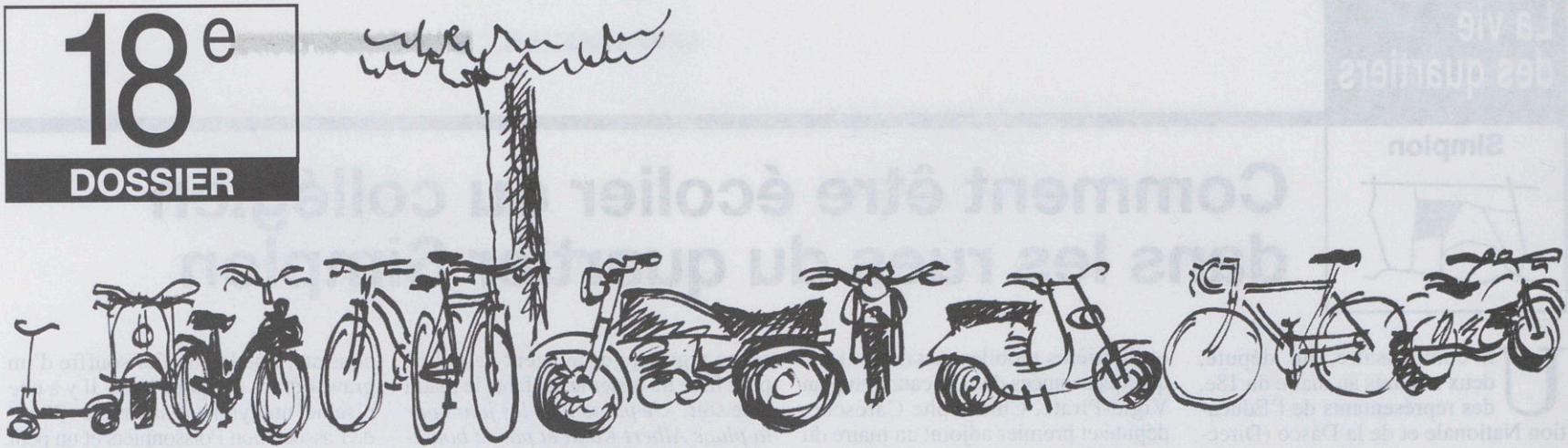
L'ouverture de cette école maternelle est prévue pour 2003. Alors que la plupart des intervenants du quartier souhaitaient une école de huit classes intégrant des classes élémentaires, la Dasco a fixé le nombre à six classes. Pour cette Direction, cette nouvelle école maternelle répond à deux objectifs : accroître l'accueil des moins de trois ans et répondre à des nouvelles demandes issues de la livraison d'immeubles neufs dans le quartier. L'augmentation de l'accueil d'élèves en élémentaire n'est pas encore inscrit dans les priorités de la Dasco.

Toutes les écoles souhaitent la pré-

missaire Laville. Il y a 49 points-écoute dans le 18e, dont quatre sur le quartier du Simplon. Leur sécurisation est considérée comme une tâche annexe par la police parisienne, car ailleurs, dans d'autres villes, elle n'est pas dévolue à la Police nationale mais à des agents municipaux.

«Le 18e est l'arrondissement qui compte le plus d'effectifs de police», explique-t-il. Les interventions policières les ont fait augmenter à 700 fonctionnaires. Mais il faut dire que c'est un arrondissement qui vit en permanence, de jour comme de nuit, et où les besoins en matière de police sont multiples. Avec Montmartre qui accueille 7 millions de visiteurs par an, et les Puces qui en accueillent 10 millions, les urgences vont pour une part importante vers les sites fréquentés. Pour la question de l'ouverture d'une vigie de police dans le quartier, ma réponse est : tout fonctionnaire mis dans un bureau sera enlevé de la voie publique.»

En ce qui concerne les activités en dehors du temps scolaire, force est de



SE DÉPLACER MIEUX DANS LE 18^e

En discussion actuellement dans la région Ile-de-France : le "plan de déplacement urbain". A l'issue d'une large consultation des habitants, le conseil d'arrondissement du 18^e a fait ses propositions pour ce qui nous concerne. Seront-elles reprises par la Ville de Paris et le conseil régional ?

actuellement à l'étude sous la houlette du maire de Paris, du préfet de région, du préfet de Paris, du préfet de police, du Syndicat des transports parisiens et de la RATP. Son objectif, a-t-il dit, est de réduire la circulation automobile de 5 % dans Paris-ville.

Et pour le 18^e ? Dès 1996, la municipalité du 18^e avait initié un large débat sur les problèmes spécifiques à l'arrondissement, avec un questionnaire aux habitants (voir le 18^e du mois novembre 1996). Un diagnostic a été dressé le 25 juin 1998, lors de la réunion du CICA (comité d'initiative et de consultation d'arrondissement) (le 18^e du mois juillet-août 98). Une solide base sur laquelle des propositions locales concrètes ont été approuvées en juin dernier par le conseil d'arrondissement. C'est la contribution de notre arrondissement, pour répondre à deux objectifs majeurs : réduire la circulation automobile et favoriser les transports en commun.

■ Réduire la circulation automobile

① Reconquérir, d'abord, l'espace public en développant **sept quartiers tranquilles** : Goutte d'Or, Chapelle-Evangile, Cavallotti-Deux Nêthes, Montmartre, Amiraux-Simplon, le Poteau, secteur Binet-porte Montmartre. De vrais quartiers tranquilles dans lesquels la vitesse serait limitée à 30, voire 15 km/h, et dont l'accès et le plan de circulation interne seraient réorganisés. (Voir le plan.)

② Ensuite, **donner toute leur place aux piétons et aux cyclistes**.

Les piétons, dont les scolaires, devraient être mieux protégés lors des traversées de rues comme des sorties d'écoles, profiter de trottoirs élargis et évoluer sur des itinéraires pour piétons, comme celui qui devrait relier les zones touristiques de Pigalle, de Montmartre et des Puces.

Pour les adeptes de la "petite reine", c'est un véritable réseau de **pistes cyclables** qui est réclamé, car le *plan vélo* mis en place par la Ville néglige particulièrement le 18^e. Il s'agirait de créer des pistes en site propre sur les rues de la Chapelle et Marx Dormoy, les boulevards Barbès et Ornano pour ce qui est des axes nord-sud, et sur les boulevards Ney, de la Chapelle, de Rochechouart, de Clichy sur les axes est-ouest. Et des pistes avec marquage au sol sur les axes secon-

agent-monneux
ou j'ouille moi
l'ouvois ranger
my horse please?



naires et à l'intérieur des quartiers tranquilles. (Voir le plan.)

③ Réduire la circulation automobile, c'est également **privilégier le stationnement résidentiel de longue durée** par des tarifs incitatifs au détriment du stationnement rotatif. C'est aussi **prévoir des espaces pour garer les vélos**. C'est enfin **supprimer les axes rouges** qui transforment les rues en routes aspirant un flot toujours croissant de véhicules.

■ Favoriser les transports en commun

Ce second objectif se décline, selon le plan de déplacement local, en quatre séries de mesures :

① Offrir de nouvelles possibilités de transport pour **désenclaver certains quartiers** comme Charles Hermite, Évangile, Goutte d'Or, Porte des Poissonniers. Le prolongement des lignes de bus 302 et 54, en cours de réalisation (voir nos numéros xx et xx), participe de cette démarche.

② Mais il faut aussi **créer de nouvelles liaisons** comme une ligne de minibus électriques reliant la mairie du 18^e à la Cité des Sciences de la Villette.

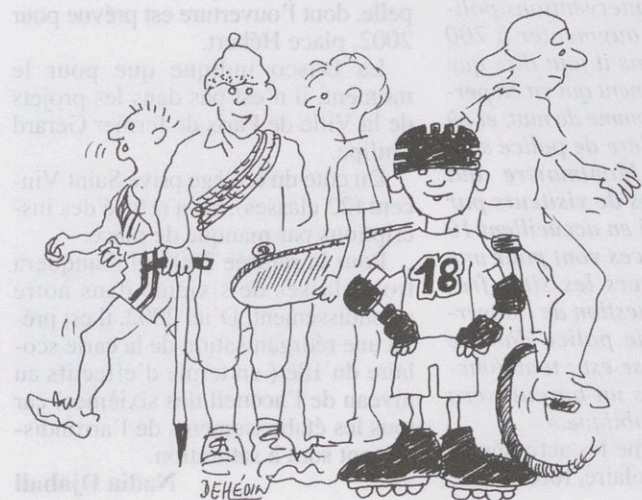
De même, la municipalité du 18^e se prononce pour la réalisation de la **gare SNCF Évangile-Aubervilliers** prévue dans le projet Éole et pour la création d'une ligne de tramway reliant cette gare à l'université de Villeteuse.

Le **prolongement du Montmartrobus** jusqu'au métro Anvers au sud et jusqu'à la Porte Montmartre au nord est préconisé.

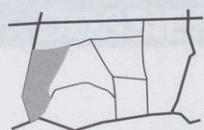
La ligne 13 du métro (de Châtillon à St-Denis

Sortir du "tout automobile" en incitant à se déplacer autrement est le rêve de chaque piéton – et aussi une obligation de la loi – qui du moins impose l'obligation de réfléchir à cette question ! La loi sur l'air du 30 décembre 1996 (due à Corinne Lepage, ministre de l'Environnement du gouvernement Balladur) reconnaît à chacun le droit de respirer un air qui ne nuise pas à sa santé. Dans ce cadre, elle impose aux agglomérations de plus de 100 000 habitants de réaliser un *plan de déplacement urbain* (PDU) qui assure un équilibre entre les besoins de mobilité et la protection de l'environnement et de la santé.

Pour Paris, le PDU est celui de l'agglomération régionale Ile-de-France, actuellement en cours d'élaboration. Un dossier établi par la région à ce sujet a pu être consulté par le public en novembre à la mairie du 18^e et au siège de quelques associations de quartier. Jean Tibéri a indiqué, le 4 décembre, son désir de relancer la partie proprement parisienne du plan de circulation, qui est



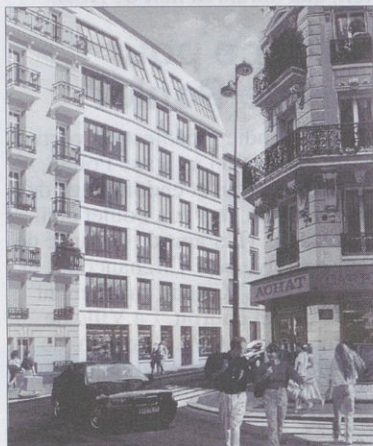
Le 18^e du mois - 15



Les travaux vont commencer chez les pompiers

Les travaux de restructuration de la caserne des pompiers rue Carpeaux devraient bientôt commencer. Le permis de démolir partiel et le permis de construire (qui date du 10 septembre 1998) sont affichés. Il s'agit de réorganiser l'intérieur du bâtiment pour le rendre plus adapté aux tâches actuelles des pompiers modifiés.

Un nouvel immeuble rue Marcadet



Encore un grand chantier qui va s'ouvrir : au 210 rue Marcadet (presque en face de la cité Rothschild), à la place du grand garage qui se trouvait là jusqu'à présent, un promoteur privé, la SEPIMO, va construire un immeuble de sept étages sur rez-de-chaussée, plus un niveau de parkings en sous-sol. Il s'agit d'appartements de standing, livrables en principe au cours du premier semestre 2001. (Ci-dessus, le futur immeuble tel que le présente la publicité du promoteur.)

Le basket à Championnet

Le basket à Championnet-Sport peut se prévaloir d'un brillant passé : le club a été champion de France en 1945. Aujourd'hui, il compte 300 basketteurs inscrits, de tous âges, auprès desquels il développe un important travail éducatif.

Le basket-ball fut introduit en France au début du siècle par les "patronages", qui regroupaient les enfants et les adolescents, le plus souvent dans le cadre des paroisses catholiques, pour des activités éducatives et de loisirs. La section de basket du "patro" Championnet a été créée en 1907. Elle fut championne de France en 1945 et eut trois joueurs sélectionnés dans l'équipe de France vice-championne olympique en 1948.

Mais l'introduction du professionnalisme et la présence de joueurs étrangers ont profondément transformé ce sport en France. Championnet, depuis longtemps, n'ambitionne plus de jouer les tout premiers rôles nationaux. Mais le club compte près de 300 basketteurs et ses équipes se situent à un niveau plus qu'honorable, au niveau parisien et régional.

Le recrutement se fait parmi les enfants et les jeunes du 9e, du 17e et surtout du 18e arrondissement, qui sont donc dans une relative proximité et souvent fréquentent les mêmes écoles et lycées ou collèges. Il n'y a plus de lien avec la paroisse, mais l'esprit est toujours de former des joueurs pour former ensuite l'équipe, ce qui pour des jeunes est un bon apprentissage de la vie en société.

Pas besoin d'être un géant

Généralement on se dit que pour pratiquer certains sports comme le basket ou le rugby, il faut être colossal ou immense. Ce n'est pas toujours le cas. Il y a de très bons joueurs, des internationaux, qui mesurent autour de 1,70 m.

On joue au basket d'abord au niveau *poussins* : de 8 à 10 ans. Puis *benjamins* : 11 et 12 ans. Lors des déplacements pour rencontrer d'autres équipes, des parents accompagnent les



Ci-dessus : le groupe des "benjamins" (11 et 12 ans).

A leurs côtés, les sponsors, M. Bourdet et Mme Havet, directeurs de l'agence BH Immobilier de la rue Damrémont, qui ont payé les maillots de l'équipe.



Photos Noël Monier

enfants de Championnet et les transportent en voiture. Avec l'aide de l'entraîneur chaque enfant est pris en charge depuis le lieu de rassemblement jusqu'au retour au gymnase Championnet rue Georgette Agutte, et parfois déposé à proximité du domicile des parents. Les entraîneurs, dont plusieurs sont des joueurs de l'équipe première, ont conscience de leur mission et de leur responsabilité.

De 13 à 14 ans, on devient *mini-me*. Puis *cadet* de 15 à 18 ans. Jusqu'à cet âge il n'y a pas de handicap insurmontable du fait d'une taille moyenne pour occuper tous les postes sur le terrain. Mais au-delà, seuls les postes de meneur de jeu ou d'arrière peuvent être tenus efficacement par des joueurs de petite taille.

À 15 ans on est à un tournant important d'une vie. Parfois on est moins assidu à l'entraînement. Certaines équipes ont du mal à aligner dix joueurs pour un match (cinq joueurs sur le terrain, cinq joueurs sur le banc qui entrent sur le terrain suivant les nécessités du jeu et les choix de l'entraîneur). À Championnet, il n'y a pas trop de problèmes de ce côté : la camaraderie née dans les équipes précédentes, les relations nouées entre les familles aident à surmonter certaines difficultés.

En basket, il n'y a pas de catégorie *junior*, on passe directement en *senior*. L'équipe *senior* de Championnet est en championnat d'excellence départementale, c'est-à-dire le premier niveau pour Paris. L'année précédente elle était en "honneur régional", division supérieure où elle affrontait des équipes situées dans toute l'Ile-de-France. L'objectif est bien sûr la remontée. L'équipe pense l'atteindre dès cette année.

Mais le potentiel le plus important est dans les équipes en devenir ; ainsi les *benjamins* de l'an dernier ont fini premiers de la deuxième division parisienne ; ils sont pour la plupart devenus *minimes* cette année et ont des ambitions. Les *cadets* ont été vainqueurs l'an passé du tournoi qualificatif pour le championnat régional. L'avenir est prometteur. Les *poussins* sont quarante-neuf, les *minimes* sont quarante et deux équipes sont régulièrement formées. Les *benjamins* sont quarante et forment également deux équipes. Il en est de même pour les *cadets* et les *seniors*. Vingt joueurs sélectionnés par les entraîneurs jouent donc chaque semaine dans leurs catégories respectives.

Jean-Claude Paupert

Championnet Sports, 14 rue Georgette Agutte. 01 44 85 91 79.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

(métro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

LES NOMS DES RUES

L'origine des noms de rues dans le 18^e arrondissement Au cœur des Grandes Carrières

• Rue Marcadet : une des plus anciennes rues du 18^e

C'est une des voies les plus anciennes de notre arrondissement : c'était le principal chemin qui autrefois traversait d'est en ouest les territoires de la Chapelle et Clignancourt, appelé *chemin des Bœufs*. Le nom de *rue Marcadet* lui a été donné officiellement en 1846, il vient du lieu-dit *la Mercade* mentionné dès le seizième siècle à la Chapelle, et fait probablement référence au *marché* qui se tenait là. La rue Marcadet est tout bonnement une rue du Marché.

L'hypothèse émise par Michel Roblin dans son livre *Quand Paris était à la campagne* (éd. Picard, 1985) selon laquelle le nom proviendrait d'une "marque à dé", expression qui, selon lui, aurait désigné une borne, est tout à fait fantaisiste.

• Rue Lamarck : le père de l'évolution

Cette rue, qui s'étire depuis les Grandes Carrières jusqu'au sommet de la Butte, doit son nom à **Jean-Baptiste de Monet, chevalier de Lamarck** (1744-1829), un des plus grands naturalistes de l'histoire. S'étant d'abord intéressé aux plantes (*La Flore française*, 1778, *Encyclopédie botanique...*), puis professeur de la chaire des animaux invertébrés au Muséum, il jeta, bien avant Darwin qui avait 65 ans de moins que lui, les bases des théories évolutionnistes.

Dans ses ouvrages (*Système des animaux sans vertèbres*, 1801, *Recherche sur l'organisation des espèces*, 1802, *Philosophie zoologique*, 1809, etc...), il développe, le premier, l'idée de l'évolution des êtres vivants, à partir des êtres primitifs unicellulaires, vers des organismes de plus en plus complexes. Cependant il croyait à la transmission des caractères acquis, notion qui allait être combattue par les développements ultérieurs de la science.

• Rue Joseph de Maistre : un théoricien de la réaction

Savoyard, membre du Sénat de Savoie à l'époque où cette province était rattachée à la maison duc de Sardaigne, avant qu'elle soit annexée par la France de la Révolution, **Joseph de Maistre** (1753-1821) émigra en 1793 en Suisse, d'où le duc de Sardaigne l'envoya comme ambassadeur à Saint-Petersbourg. Devenu l'ami du tsar Alexandre I^{er}, Joseph de Maistre consacra son activité à la lutte contre la Révolution française, puis contre Napoléon. Il est l'auteur d'ouvrages de théorie politique qui eurent un grand retentissement (*Considérations*

sur la France, 1796, *Du Pape*, 1819, *Les soirées de Saint-Petersbourg*, 1821...); il y proclame son attachement à la monarchie absolue et à la domination du catholicisme sur la société, son opposition aux philosophes rationalistes.

• Rues Eugène Carrière, Etex, rue Félix Ziem, place Nattier : des peintres

• **Eugène Carrière** (1849-1906) a été considéré de son vivant comme un des peintres français importants de l'époque et comme un novateur. (Novateur, on se rend compte aujourd'hui qu'il ne l'était pas tellement.) Ses thèmes favoris, portraits, maternités, montrent des figures baignant dans un clair-obscur vaporeux qui estompe les contours, dans des tonalités brunes et grises. Il était l'ami de Rodin, Verlaine, Mallarmé, Alphonse Daudet, dont il a fait les portraits. De convictions socialistes, il s'engagea pour ses idées, notamment lors de l'affaire Dreyfus. Il a passé une grande partie de sa vie dans le 18^e, à la Villa des Arts, rue Hégésippe Moreau.



Mère et enfant endormi, tableau d'Eugène Carrière

• **Antoine Etex** (1849-1888), auteur d'allégories colossales de style néo-classique, peintures (*la Gloire des Etats-Unis*, 1853) et sculptures (des bas-reliefs de l'Arc de Triomphe), est typiquement ce qu'on a appelé par la suite un artiste "pompiers".

• **Félix Ziem** (1821-1911) connut un immense succès pour ses paysages orientaux (*Vue du Bosphore*, *le Grand canal de Venise*, etc...), d'une facture virtuose, avec un goût pour les lumières spectaculaires, couchers de soleil, contrejours... Il resta constamment fidèle à ces thèmes, voguant sur la mode de l'exotisme, élargissant parfois son inspiration jusqu'aux paysages de Hollande. A la fin de sa vie, on trouva qu'il se répétait : son succès déclina. Il a habité cinquante ans à Montmartre, 72 rue Lepic et près du moulin de la Galette. Il avait fait construire dans son appartement une maquette de Venise.

• **Jean-Marc Nattier** (1685-1766), portraitiste de l'époque de Louis XV,

fut célèbre pour ses portraits de femmes, telle *Marie Leczynska*, fille du roi de Pologne et future reine de France. Virtuose du rendu de la carnation et des étoffes, il a laissé son nom à une couleur : le "bleu Nattier".

• Rue Coysevox, rue Carpeaux : des sculpteurs

• **Antoine Coysevox** (prononcez Coïsevox) (1640-1720) fut un des sculpteurs préférés de Louis XIV et il participa à la décoration de Versailles. Il est l'auteur d'une remarquable série de bustes, entre autres le buste du Grand Condé, naguère reproduit dans tous les livres d'histoire.

• **Jean-Baptiste Carpeaux** (1827-1875) a été, avec Rodin, le plus grand sculpteur français du XIX^e siècle. Anticonformiste, amoureux du mouvement, il choqua les critiques conservateurs, qui dénoncèrent comme vulgaire son *Ugolin dévorant ses enfants* (aujourd'hui au musée d'Orsay), accusèrent d'attentat à la pudeur le groupe de *la Danse* (façade de l'Opéra), et qualifièrent de «bamboula frénétique» ses *Quatre parties du monde* (fontaine de l'Observatoire).

• Rue Steinlen : un dessinateur

Parmi les dessinateurs montmartrois du début du XX^e siècle, Steinlen (1859-1923) est celui qui donna l'image la plus vraie de la société de son temps, des métiers, des classes sociales, de la rue. Sa curiosité, son sens de l'observation, sa sympathie pour les milieux populaires, sa générosité en font un personnage attachant. (*Nous lui avons consacré la rubrique Histoire de notre n° 22.*)

• Place Jacques Froment

Jacques Froment, résistant, sous-lieutenant des FFI (Forces françaises de l'intérieur), a été fusillé par les Allemands en 1944, à l'âge de 24 ans.

• Rue d'Oslo

La Norvège a vécu la plus grande partie de son histoire sous la domination de la Suède et du Danemark. Oslo, sa capitale, fondée au XI^e siècle, détruite par un incendie en 1624, fut reconstruite par Christian IV, roi de Danemark ; elle prit alors le nom de Christiania.

Cette rue du 18^e arrondissement, lorsqu'elle fut ouverte en 1892, s'appela donc d'abord *rue Christiana*. En 1905, la Norvège devint indépendante et en 1925 Christiania reprit son ancien nom : Oslo. Notre rue fut donc, en 1929, rebaptisée *rue d'Oslo*.

• **La rue Armand Gauthier**, anciennement voie privée, porte le nom de l'architecte qui l'a tracée en 1906.

La vie des quartiers

Porte Montmartre



La solidarité d'un quartier

Pour accompagner le deuil d'une famille après un accident tragique...

Ils étaient plus de 250 personnes, de toutes origines et de tous âges, enfants, adolescents, jeunes, adultes, à se rassembler ce mercredi soir 15 décembre rue René Binet, devant le gymnase, pour une marche silencieuse jusqu'au square Marcel Sembat. Là, une minute de silence a été observée et 400 ballons blancs se sont envolés dans le ciel nocturne, où le vent les a poussés vers le sud. C'était l'adieu du quartier de la Porte Montmartre à Adema Sissoko, 13 ans, élève de 5^{ème}, morte tragiquement une dizaine de jours auparavant dans un accident.

Cela s'était passé lors d'une fête d'anniversaire qui rassemblait un petit groupe de jeunes de 10 à 14 ans. En jouant, à un moment ils ont fait tomber une armoire à glace, et un éclat de verre a pour ainsi dire poignardé au ventre Adema.

La famille chez qui se tenait cette fête n'avait pas le téléphone. Tandis que la tante qui se trouvait présente tentait de donner les premiers soins, des jeunes sont descendus appeler les secours à la cabine dans la rue. Mais les pompiers, constatant que l'appel venait d'une cabine et entendant des voix très jeunes, ont d'abord cru à une mauvaise plaisanterie comme malheureusement il s'en fait trop souvent, ce qui a retardé leur venue – sans que personne puisse assurer que, s'ils étaient arrivés dix minutes plus tôt, cela aurait changé quelque chose à l'issue fatale...

Ce fut une accumulation de malchances. Personne ne peut être critiqué et la marche du mercredi soir 15 décembre n'avait aucun but revendicatif. Il s'agissait seulement de manifester la solidarité, l'amitié du quartier à une famille dans le deuil, peut-être aussi de reconforter les jeunes présents lors de l'accident, qui en ont été traumatisés, comme on s'en doute, et qui auraient pu, à tort, se sentir responsables.

La famille d'Adema a souhaité rapatrier son corps pour l'enterrer dans son pays d'origine, au Mali. Ce ne sont pas des gens bien riches, aussi une quête a été organisée dans le quartier pour l'aider à payer les frais.

Noël Monier

Dans cette rubrique, nous avons déjà parlé des noms de rues dans les quartiers Moskova (n° 46), Porte de Clignancourt (n° 47), Cité Porte Montmartre (49), Cité Charles Hermite (50), Simplon (53), nord des Grandes Carrières (54), Clignancourt entre Ordener et Championnet (55).

“La fête à Jacques” en mars dans le quartier Lepic-Abbesses

Jacques Prévert aimait se promener rue Lepic et rue des Abbesses, y faire ses courses, et beaucoup de gens qui l'ont connu y vivent encore. Aussi l'Association des commerçants Lepic-Abbesses a-t-elle décidé d'organiser, pour le centenaire de sa naissance, “la Fête à Jacques”. Plutôt que le 4 février, jour précis de l'anniversaire mais où il risque de faire froid, les commerçants ont choisi les dates du jeudi 23 au lundi 27 mars, juste après le début du printemps.

Il devrait y avoir, avec des calicots portant des images et paroles de Prévert, une sorte de chemin aérien et poétique depuis la place Blanche jusqu'à la place des Abbesses. Il devrait y avoir une exposition de photos (notamment de Doisneau) se poursuivant de boutique en boutique. Des pochoirs sur les trottoirs. Chez les commerçants, des milliers

de “p'tits papiers”, reproduisant une image ou un texte de Prévert, et pouvant se plier pour former une fleur. Une exposition sur le film *Les enfants du paradis*, son scénario original, les photos de plateau. Une exposition des collages du livre *Charmes de Londres* (qui vient d'être réédité). A l'atelier de tatouage de la rue Tholozé, des photos de Brassai et Doisneau concernant le tatouage, en lien avec des textes de Prévert.

Chez les libraires, bien sûr, une présentation de ses livres, et au Studio 28 une présentation de ses films. On pense que les enfants des écoles élémentaires du quartier inventeront des costumes “à la manière de... Gabin, Arletty, *Le quai des brumes*, *Le jour se lève*, *Les enfants du paradis*...” Télé-Montmartre sera de ce coup-là, bien sûr, peut-être la FEMIS, et le chanteur André Dumas sûrement.

Mais il est encore temps d'accueillir d'autres idées, des témoignages, des récits. Les habitants du quartier qui ont connu Prévert, et ceux qui ont monté une activité autour de son œuvre, sont appelés à prendre contact avec les organisateurs :

- **Charles Pailherey**. Responsable d'*A-Corps et graphies* (qui a ouvert l'atelier de tatouage de la rue Tholozé, voir le 18e du mois juin 99), architecte de formation, spécialiste de l'architecture d'expositions et de l'organisation de manifestations culturelles, il est en quelque sorte le coordinateur de cette “Fête à Jacques” : tél. 01 42 62 62 13, fax 01 42 57 27 47.

- **Association des commerçants Lepic-Abbesses**, Michel Langlois : 01 46 06 73 63.

- **“Fatras” succession Jacques Prévert**, Hugues Bachelot : tél. 01 46 06 70 24, fax 01 46 06 86 65.

18^e

HISTOIRE

Jacques Prévert aurait cent ans cité Véron, derrière le Moulin Rouge

Jacques Prévert, poète, scénariste de cinéma, auteur de superbes collages, expert en amitiés, né le 4 février 1900, a habité de 1955 à 1977 cité Véron, derrière le Moulin Rouge. Récit.

En 1955, Jacques Prévert, qui a vécu depuis une quinzaine d'années dans le Midi, à Saint-Paul-de-Vence puis à Antibes, a envie de revenir à Paris. Il cherche un appartement assez grand pour qu'il puisse y travailler et y vivre avec sa femme, Janine, et sa fille Michelle, qui a 8 ans et qu'il adore. Il a un coup de cœur pour la cité Véron, à Montmartre.

La cité Véron, c'est une étroite impasse pavée, sur l'emplacement où se trouvait autrefois le jardin du Moulin Rouge ; le public du célèbre cabaret pouvait, au début du siècle, y boire et se promener été comme hiver, car il y avait des terrasses chauffées. Zidner, le créateur du Moulin Rouge, y avait fait installer une gigantesque statue d'éléphant.

L'appartement où Prévert veut s'installer, ce sont d'anciennes loges d'artistes, pas encore aménagées en logement, mais l'endroit lui plaît. La cité Véron a conservé comme un air du Paris populaire dont Prévert gardera toute sa vie le goût. En 1955, on y trouve encore trois petits bals. Les fenêtres de l'appartement donnent sur une terrasse au bout de laquelle tournent les grandes ailes du Moulin¹. Au fond, la cabine de projection d'un cinéma.

Voisin de Boris Vian

Et sur la même terrasse s'ouvre un autre appartement, habité depuis deux ans par Boris Vian et sa femme Ursula.

Boris Vian, Prévert le connaît depuis les belles années de Saint-Germain-des-Prés, juste après la Libération, l'époque où Sartre régnait au *Flore*, où dans la cave enfumée du *Tabou* se déchaînaient des jeunes passionnés de jazz dont Sidney Bechet était le roi et Boris Vian le héraut, l'époque où à la *Fontaine des Quatre Saisons*

(dont Pierre Prévert, le frère de Jacques, était directeur artistique) s'inventaient une nouvelle façon de faire du théâtre et un nouveau répertoire de chansons.

Jacques Prévert et Boris Vian n'étaient pas vraiment intimes avant 1955. Question de génération : Prévert est né en 1900, Vian vingt ans plus tard. Et puis, dans les années 50, Prévert est célèbre ; il est le scénariste de films entrés dans l'histoire du cinéma ; son premier recueil de poèmes, *Paroles*, paru en 1946, a atteint les 200 000 exemplaires, record pour un livre de poésie ; *Histoires* et *Spectacle*, qui ont suivi, prennent aussi le chemin des gros tirages. Au contrai-

re, le troisième roman de Boris Vian, *l'Arrache-cœur*, vient d'être refusé par Gallimard comme les deux premiers (*l'Ecume des jours* et *l'Automne à Pékin*) et a été publié à très petit tirage chez un éditeur marginal.

Mais ils s'appréciaient. Ils avaient des amis communs, Raymond Queneau entre autres : Queneau a connu Prévert lorsqu'ils étaient très jeunes, il a fait partie avec lui du groupe surréaliste dans les années 20 et l'a quitté en même temps que lui ; et il soutient Boris Vian depuis ses débuts, affirmant envers et contre tous que c'est un grand écrivain.

Prévert et Vian ont aussi en commun un humour décapant qui les a fait admettre l'un et l'autre au très fermé *Collège de Pataphysique* où l'on célèbre la mémoire du Père Ubu, et où Vian a été nommé “Équarisseur en chef” et Prévert “Satrape de première classe”.



Jacques Prévert devant la charcuterie de la rue Lepic, photographié par Robert Doisneau.

Avec l'aimable autorisation de la succession Doisneau

1. Le Moulin Rouge n'a jamais été un vrai moulin. C'est un décor, imaginé par le dessinateur Willette pour le bal du Moulin Rouge de Zidner. Les ailes tournent grâce à un moteur électrique.



Ils baptiseront la terrasse sur laquelle donnent leurs appartements "Terrasse des Trois Satrapes", le troisième satrape étant Ergé, le chien-copain de Prévert. Plus tard, à la mort de Boris Vian en 1959, Prévert lui écrira un adieu sous forme de *Lettre à Boris* (publiée dans *Soleil de nuit*) :

«*Que deviens-tu ? La dernière fois que je t'ai vu, en voisin, cité Véron, c'était devant le cerisier et nous parlions de lui très affectueusement... En haut sur la terrasse, ta fille jouait avec la mienne, et Ergé et le Schmürz [le chien des Vian] faisaient bon manège. (...) A part cela rien de bien nouveau ; sabrées, goupillonnées, enlevées (...), les Actualités nucléo-tricolores et pétroliféro-pétrolifères suivent leur cours, on joue toujours Hémoglobine à la Tragédie-Française et, mais cela te fera plaisir, à la Foire du Trône la noce de l'Ecume des jours poursuit son voyage dans le Train-Fantôme qui a maintenant deux étages. Je t'embrasse, mon cher Boris, à bientôt ou tard.*»

La rue Lepic et les Abbesses étaient à l'époque un vrai quartier populaire et Prévert aimait ça. Nombre de photos de son copain Doisneau le montrent arpentant le pavé, posant devant la charcuterie, faisant la grimace devant la triperie (la photo s'intitule *Pitrierie*), traversant le boulevard derrière les baguettes de pain d'un passant...

Prévert est un gamin de Paris, il a passé son enfance à traîner dans les rues de la ville. Il a quitté l'école à 14 ans, exercé quelques petits boulots, notamment vendeur au Bon marché – oh, pas longtemps : s'étant fait remarquer davantage par son assiduité à courir les filles que par son goût pour le commerce, il a été renvoyé après quelques mois. C'est son dernier emploi salarié à plein temps. Il écrira dans un poème : «*Dis donc camarade soleil / tu ne trouves pas / que c'est plutôt con / de donner une journée pareille / à un patron ?*»

Plus tard, il a habité rue du Château, derrière la gare Montparnasse. Il vivait là chez son copain de régiment Marcel Duhamel (futur créateur de la *Série noire*), avec son frère Pierre et le peintre Yves Tanguy, autre copain de régiment ; c'était une maison de tout-le-monde où sans cesse des amis passaient, pour quelques heures, quelques jours, quelques mois. Jacques avait la réputation d'un bavard génial. Ils vivaient

Un des collages de Jacques Prévert. Personnages collés sur une photo de la cité Véron.

tous de petits boulots d'un côté ou de l'autre, Jacques Prévert écrivait des réclames publicitaires, ou bien faisait le figurant pour le cinéma.

L'époque du groupe surréaliste

Cette joyeuse bande faisait partie du groupe surréaliste. Jacques Prévert y jouait, dira-t-il, le rôle «d'homme de main plutôt que de main à plume». Il était là lorsqu'il s'agissait par un scandale, quelquefois en jouant des poings, de ridiculiser quelque écrivain installé, quelque symbole de la culture officielle, mais il n'écrivait que pour s'amuser, pas pour publier.

Il participait aux débats théoriques. Lorsque le groupe discuta pour savoir s'il fallait adhérer au parti communiste (qui à cette époque venait de naître, auréolé de l'enthousiasme révolutionnaire de l'après-Grande guerre), Prévert vota pour ; mais il se garda de passer à l'acte. S'il fut longtemps un compagnon de route du PC (d'ailleurs volontiers ricaneur), Prévert n'y adhéra jamais, au contraire d'Aragon et Eluard qui devinrent des poètes officiels du communisme, et de Breton qui rallia bientôt les trotskistes.

Les surréalistes se réunissaient souvent place Blanche, au café le *Cyrano* (situé là où aujourd'hui se trouve un *Quick*). Ce n'était pas loin de l'appartement d'André Breton, rue Fontaine, de Breton qui se prenait de plus en plus pour le chef, le "pape" du surréalisme.

Tendance dangereuse, dans ce groupe qui cultive la révolte et l'impertinence. La coupe déborde en 1929 lorsque Breton exclut de sa propre autorité plusieurs membres du groupe, dont Robert Desnos, Michel Leiris, André Masson, et lorsqu'il les attaque publiquement dans un *Manifeste*. C'est la rupture. Prévert, Queneau, Desnos et une dizaine d'autres publient une brochure intitulée *Un cadavre*, critiquant avec violence les prétentions d'André Breton. Le texte de Prévert s'intitule *Mort d'un Monsieur*. Breton y est traité de «pion lyrique», de tricheur :

«*Un jour il criait contre les prêtres, le lendemain il se croyait évêque ou pape en Avignon, prenait un billet pour aller voir et revenait quelques jours après plus révolutionnaire que jamais et pleurait de grosses larmes de rage le 1er mai parce qu'il n'avait pas trouvé de taxi pour traverser la place Blanche...*»

C'est le premier texte de Prévert publié, et déjà son ton inimitable est là. Ajoutons que plus tard, Prévert et Breton se réconcilieront.

Théâtre de rue

La période suivante de la vie de Prévert est dominée par son activité à la tête du *groupe Octobre*, compagnie de théâtre de rue qui se produisait dans les fêtes populaires, les rassemblements syndicaux, et qui jouait pour les grévistes des textes écrits pour la plupart par Prévert. Ceux qu'il a publiés par la suite (*La famille Tuyau-de-Poêle*, *la Bataille de Fontenoy*) donnent une idée de la virulence de ces saynètes, qui ne respectent ni l'argent, ni le pouvoir, ni la famille, ni l'armée et la religion.

Font partie du groupe Octobre, outre les frères Prévert, le comédien Brunius, Raymond Bussières, Maurice Baquet, Roger Blin, les futurs réalisateurs Yves Allégret et Jean-Paul Le Chanois, le futur auteur de dessins animés Paul Grimault (qui réalisera avec Prévert *le Roi et l'Oiseau*), et bien d'autres, et le jeune Mouloudji qui n'a que 14 ans.

Les premiers grands poèmes de Prévert sont alors publiés dans la revue littéraire *Commerce*, grâce à l'insistance de Saint-John-Perse (futur Prix Nobel), dont la conception de la poésie est pourtant à l'opposé de celle de Prévert.

Les instituteurs ont rendu à Jacques Prévert à la fois un bon et un mauvais service. Ils ont très

tôt fait entrer ses textes dans les écoles, le rendant célèbre pour plusieurs générations ; mais ils lui ont accolé l'image d'un auteur de poésies enfantines. Or Prévert, s'il est vrai qu'il adorait les enfants et qu'il a beaucoup écrit pour eux, est avant tout un révolté. Ces grands poèmes des années 30, ce sont "*L'Ange garde-chiourme*" et "*Tentative de description d'un dîner de têtes*", charge féroce contre le patriotisme et la bourgeoisie, qui commence ainsi :

«*Ceux qui pieusement / Ceux qui copieusement / Ceux qui tricolorent / Ceux qui inaugurent / Ceux qui croient / Ceux qui croient croire / Ceux qui croa-croa (...) / Ceux qui savent découper le poulet / Ceux qui sont chauves à l'intérieur de la tête / Ceux qui bénissent les meutes... / Ceux qui donnent des canons aux enfants / Ceux qui donnent des enfants aux canons...*» etc...

Il y a aussi "*La crosse en l'air*", paru dans la revue *Soutes* en 1936 : «*Rassurez-vous braves gens / ce n'est pas un appel à la révolte / c'est un évêque qui est saoul et qui met sa crosse en l'air...*» Ce poème de trente pages s'achève par un extraordinaire morceau de lyrisme et de tendresse, évocation d'un oiseau blessé venu d'Espagne où il y a la guerre : «*...et le veilleur de nuit s'en va la casquette sur la tête / l'oiseau blessé dans le creux de la main / le chat de gouttière tient la lanterne / et il leur montre le chemin.*»

A la même époque il est enfin reconnu comme scénariste et dialoguiste de cinéma, et c'est une série de chefs d'œuvre, *Drôle de drame*, *Le crime de Monsieur Lange*, *Quai des brumes*, *Le jour se lève*, *Remorques*, *Les visiteurs du soir*, *Les enfants du paradis*, *Les portes de la nuit* dont l'action se déroule presque entièrement dans le 18e, entre Barbès et la rue de l'Evangile...

La cigarette toujours aux lèvres

Les haines de Prévert sont tenaces. Au premier rang, la haine de la guerre et la haine de la religion. J'ai eu la chance de le rencontrer chez lui, cité Véron, en 1972, pour une interview. Pendant deux heures, ce qu'il m'a dit avec le plus d'insistance, c'était "A bas les curés".

A cette époque son activité créatrice était principalement tournée vers ses collages. Sur sa table de travail, des ciseaux de toutes tailles et la colle occupaient toute la place. Il amassait dans des cartons à dessin des gravures anciennes ou récentes, des photos, des illustrations de livres populaires... ou de livres pieux, qu'il assemblait en images étrangement poétiques et fortes. Son copain Picasso lui avait dit : «*Tu ne sais pas peindre, mais tu es peintre.*»

Il parlait et se déplaçait avec lenteur : il ne s'était jamais complètement remis d'une chute accidentelle faite vingt-quatre ans plus tôt du troisième étage de l'immeuble de la Radiodiffusion. Sa santé donnait des inquiétudes. Il avait dû cesser de boire et il aurait dû cesser de fumer, mais là c'était trop lui demander : sa cigarette ne quittait jamais ses lèvres.

Le décorateur de cinéma Trauner, sans doute son ami le plus intime depuis trente ans, était là. A un moment est entrée une très belle jeune femme, sa fille, et j'ai eu du mal à reconnaître la petite fille dont j'avais vu la photo, riant aux éclats sur un manège de chevaux de bois, sur la couverture de *Grand bal du printemps*, le livre qu'il avait publié en 1951 en compagnie de son copain le photographe Izis.

Le mot "copain" est un de ceux qui reviennent inévitablement quand on parle de Jacques Prévert. Car si ses haines étaient tenaces, ses amitiés étaient innombrables, et fidèles.

En 1977, il apprend qu'il a un cancer. Il décide alors de quitter Paris. Les deux dernières années de sa vie, il les passera pour l'essentiel dans la maison de campagne qu'il a achetée en Normandie. Tout près de celle de Trauner.

Noël Monier

18^e

CULTURE

Le Quatuor international de Paris a fêté ses dix ans à la mairie du 18e

Voilà dix ans que le Quatuor international de Paris existe, dix ans que ce nom a été choisi par quatre étudiants venus de divers pays, qui au début jouaient ensemble dans le métro pour gagner un peu d'argent.

Le Quatuor a fêté cet anniversaire par un concert à la mairie du 18e, car cet ensemble a ses attaches dans notre arrondissement. Manuel Arce, altiste, son créateur et animateur, habite rue Championnet, Anne Dumathrat, premier violon, du côté de Guy Môquet, et chaque semaine c'est dans un local au 67 boulevard Ney que le groupe répète.

Du quatuor initial, il ne reste que Manuel Arce. Au fil des années, la composition du groupe a changé plusieurs fois. Toutefois il acquiert maintenant une stabilité, une expérience qui lui permettent de nourrir de grands espoirs. Trois des quatre musiciens qui le composent – Manuel Arce, Anne Dumathrat, et le violoncelliste Ladislav Szathmary – sont ensemble depuis quatre ans ; le quatrième, Lionel Cazaux-Tauber, second violon, depuis quelques mois seulement, mais il est déjà bien intégré.

La vie compliquée d'un jeune musicien

Car la vie d'un jeune musicien est compliquée : rares sont ceux qui ne font partie que d'une seule formation. Pour pouvoir se produire en public, pour gagner sa vie aussi, un violoniste, un violoncelliste doit accepter de jouer tantôt dans un grand orchestre, tantôt en trio ou en quatuor, jusqu'au jour où une de ces formations atteint une notoriété suffisante et où il y trouve sa place définitive.

Manuel Arce, péruvien, a commencé ses études musicales au Brésil avant de les continuer à Paris, puis à Moscou au Conservatoire Tchaïkovski, dont il a été plusieurs fois l'invité ; il participe à des festivals. Ladislav Szathmary le violoncelliste, slovaque, se produit en soliste, joue dans différents orchestres et fait des tournées européennes avec le Gustav Mahler Jugendorchester dirigé par Claudio Abbado. Anne Dumathrat a été violon dans l'Orchestre Inter-Conservatoire, dans l'Orchestre des jeunes de la Communauté européenne, actuellement dans l'Orchestre de la Garde républicaine (qui est, mais oui, une excellente formation). Lionel Cazaux-Tauber joue au sein de l'orchestre de chambre Amadeus, de l'ensemble Recercata et a donné des concerts au Châtelet, à Radio-France...

Le Quatuor international de Paris est sur la bon-

ne voie. Il va bientôt enregistrer son deuxième CD. On y trouvera le très beau et difficile *quatuor n° 8* de Chostakovitch, qu'il a donné – superbement – lors du concert de la mairie. Il songe déjà au CD suivant, qui sera peut-être consacré à Paganini – dont il a présenté à la mairie le *quartetto n° 2* ; cette pièce avait déjà été enregistrée par d'autres mais, selon le président de la Fondation Paganini, présent au concert, n'avait jamais été jouée en public.

Les concerts donnés par le Quatuor international de Paris sont de plus en plus nombreux. On l'a vu récemment au festival de Neuchâtel, au festival de Ferrare, aux concerts du Parc floral de Paris. Il a joué avec le célèbre Quatuor Parisi. Il ne dédaigne pas pour autant de se produire devant des publics moins traditionnels, notamment des jeunes ; ainsi, il a fait découvrir la musique classique aux gamins de la Porte Montmartre, lors de la remise des récompenses sportives des *Six Heures du Petit Ney*.

Il arrive même encore parfois à ces quatre jeunes musiciens de jouer dans la rue, pour le plaisir de se produire ensemble. Il y a un an, cela leur a valu une désagréable mésaventure : les policiers du 6e arrondissement, peu sensibles au charme de la musique, les embarquèrent au poste où ils durent rester toute une nuit, et confisquèrent leurs instruments, qu'ils ne réussirent à récupérer que deux mois plus tard. Les violons au violon !

Ci-contre : lors du concert du 10e anniversaire à la mairie. (Au programme, Paganini et le très virtuose quatuor n° 8 de Vladimir Chostakovitch.)



Photos Noël Monier

Un festival de courts métrages : appel à candidatures

Dans le cadre du festival culturel *Attitude 18* aura lieu cette année, du 28 mai au 13 juin, une "fête du film court du nord parisien" intitulée *Court 18*, organisée par la municipalité du 18e en collaboration avec la FEMIS, le Cinéma des Cinéastes et Télé-Montmartre.

Tous les auteurs de films de court-métrage, amateurs ou professionnels, peuvent proposer leurs œuvres dans deux sélections (une pour la vidéo, une pour le cinéma 16 ou 35 mm). Elles seront diffusées en public au Cinéma des Cinéastes, à la FEMIS et au Trianon. Des prix seront remis pour chacune des sélections par un jury de professionnels et par le public.

La date limite de dépôt des candidatures est le 24 février 2000. Pour tous renseignements, contacter le 01 46 06 00 32 ou le 06 09 47 29 08 (Blaise Merlin).

Sur le site "Chambre noire" ce mois-ci

Trois photographes collaborant tous trois au 18e du mois, Christian Adnin, Dan Aucante et Thierry Nectoux, présentent leurs photos (notamment des images du 18e) sur le site Internet qu'ils ont créé sous le nom de *Chambre noire*. Chaque mois, ils ont un invité. Ce mois-ci, c'est Isabelle Eshraghi, auteur du livre récemment paru *Avoir vingt ans à Téhéran*.

Adresse du site : <http://www.chambrenoire.com>.

Le festival de SF "Vision du futur" : couleur an 2000

Du 26 au 29 janvier, se tiendra à la mairie du 18e et à l'espace *L'Indépendance*, le quatrième festival de science-fiction *Vision du futur*.

Pour l'an 2000, les organisateurs ont vu les choses en grand : le hall d'accueil, le hall central et la salle des fêtes de la mairie accueilleront de 9 h à 18 h les expositions des dessinateurs de SF et de fantastique. Le public est invité à noter les œuvres exposées pour le concours des illustrateurs professionnels et celui des jeunes espoirs (200 œuvres originales) sur le thème *Un voyage dans l'imaginaire*.

Le club *Présence d'esprit* et le *Centre d'animation des Abbesses*, organisateurs du festival, ont mis un point d'honneur à faire participer cette année les scolaires à l'élan créatif de la manifestation. Outre les visites pédagogiques organisées avec les professeurs – des panneaux retraceront l'histoire et les genres littéraires et cinématographiques de la science-fiction –, des dessins du concours réservé aux jeunes sur le thème de *La ville imaginaire, progrès et environnement* seront exposés dans le hall central

à côté des illustrations des lauréats du concours de l'année dernière.

Le festival *Vision du futur* est aussi un lieu de rencontres entre professionnels du genre, lecteurs et éditeurs. Les écrivains et les illustrateurs professionnels tiendront une permanence à la salle des fêtes de la mairie, où le public pourra les rencontrer. Le jeudi 27 janvier, de 18 h à 20 h, un débat sur la SF aura lieu en leur présence. Le vendredi 28 à 18 h, remise des prix d'illustrations et de nouvelles, ainsi que du prix littéraire "Verlanger" de la Fondation de France, dotation : 10 000 F.

Enfin, le week-end des 29 et 30 janvier, l'espace *L'Indépendance* (48 rue Duhesme) ouvrira ses portes aux éditeurs, rédacteurs de revues de SF et associations de passionnés. Au sous-sol, des films et des courts-métrages fantastiques seront diffusés.

Ludovic Maire

Programme : www.pelnet.com/pde, ou au centre d'animation des Abbesses, 10 passage des Abbesses, 01 42 62 12 12.

Théâtre, danse

Théâtre des Abbesses
Copi - Un portrait
mis en scène et joué
par Marcial Di Fonzo Bo
Du 10 au 22 janvier

Dans les années 70, on pouvait suivre de semaine en semaine dans *l'Observateur* une étrange bande dessinée de Copi racontant la vie (et les amours ?) d'une dame immobile sur une chaise et d'une sorte de canard. Venu de Buenos-Aires, homosexuel flamboyant, Copi poursuivait dans ses dessins, ses romans, son théâtre, une entreprise d'auto-dérision et d'insolence, de remise en cause d'un monde trop sûr de soi.

Marcial Di Fonzo Bo, argentin lui aussi, venu en France en 1987, retrace cet univers dans un puzzle où s'entremêlent sketches, dessins, extraits de pièces, de lettres... Eva Peron, personnage shakespearien errant entre sa mère et son infirmière, la cosmonaute Loretta Young clamant ses délires, le volatile timide et ahuri de *la Femme assise*, etc. : tous les personnages des obsessions de Copi sont là, interprétés par Fonzo Bo et ses élèves du Théâtre des Lucioles de Rennes.

■ Egalement aux Abbesses, du 25 au 29 janvier, **Shantala Shivalingappa**, danseuse qui cherche une synthèse entre la tradition chorégraphique indienne et l'art occidental (elle a travaillé avec Béjart, Pina Bausch, Bartabas, Peter Brook).. Du 31 janvier au 4 février, **Malavika Sarukkai**, inter-

prète exceptionnelle de la danse *bhârata natyam*.

□ 31 rue des Abbesses. Location 01 42 74 22 77.

Lavoir moderne parisien

La corruption n'est plus ce qu'elle était
pièce chorégraphique
de Martine Harmel

Du 6 au 29 janvier

Spectacle théâtral dansé et chanté, librement inspiré de l'univers dramatique de Brecht. Où il est question de corruption, d'abus de pouvoir, de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'illusion et de la désillusion. L'argent-roi, le sexe, la nourriture, la violence révèlent les pulsions, les tensions de l'être - et sa situation sociale.

□ 35 rue Léon.
01 42 52 09 14.

Au Sudden Theatre

Les portes de l'initiation
de Rudolf Steiner

Du 6 janvier au 8 février

L'Autrichien Rudolf Steiner (1861-1925) est le père de la *théosophie*, ou *anthroposophie*, doctrine mystico-philosophique que beaucoup jugent fumeuse mais qui a eu de nombreux disciples, et qui veut dépasser le caractère exclusivement matérialiste de la science pour « redonner à l'homme sa place dans le Cosmos ». Steiner a écrit des ouvrages exposant sa doctrine ou glosant sur les Evangiles (*"L'ésotérisme chrétien"*, *"Les bases spirituelles de l'éducation"*, etc.), et cette pièce. Dans une "salle des pas perdus" d'une gare de chemin de fer, l'histoire d'un artiste peintre dont l'inspiration s'est éteinte, un voyage initiatique vers la spiritualité.

□ 14 bis rue Ste-Isaure.
01 42 62 35 00.

A l'Atelier

Trahisons

de Harold Pinter,
avec Marianne Basler
Jusqu'au 30 janvier

Le mari, la femme, l'amant : le triangle classique. Mais le propre de l'auteur anglais Harold Pinter est de partir d'une réalité en apparence banale pour construire un univers inquiétant, lourd de violence secrète, usant d'un langage réaliste, elliptique et chargé d'allégories qui donnent de multiples dimensions au récit. C'est le cas de cette pièce de 1978, mise en scène par David Leveaux, un des noms qui montent dans le théâtre anglais.

□ 1 place Charles Dullin.
01 46 06 49 24.

■ **Faits d'hiver, danses d'auteurs**, à l'Etoile du nord, du 7 au 29 janvier, tous les vendredis et samedis à 17 h, 19 h, 21 h. Douze chorégraphes invités. (16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47.)

■ **Gouaches**, de Jacques Serena, et **Delft**, de Joël Jouanneau, au **Théâtre Ouvert**. Travaux hors public du 10 au 24 janvier, sorties public merc. 12 janv. à 16 h et lundi 17 janv. 18 h 30 (Jacques Serena lit sa pièce *Quart d'heure*). "mise en espace" du 25 au 29 janvier. (4 bis cité Véron. 01 42 52 67 76.)

■ **Balade Express**, de Jean-Michel Steinfeld, à l'**Alambic**, les jeudis 20 h 30 du 6 janv. au 3 fév. : trois habitués de la poïse, sortis d'une série noire, se trouvent paumés dans un huis-clos après un braquage manqué. Pour pleurer ou rire. Egalement à l'**Alambic**, **Mise en pièce**, de Philippe Avril, les samedis 18 h à partir du 22 janvier : gags majeurs et mineurs pour sept comédiens. (12 rue Neuve de la Chardonnière. 01 42 23 07 66.)

■ **Chapo dans le métro**, spec-

tacle clownesque de Roland Timsit, au **Tremplin Théâtre**, jusqu'au 30 janvier, mar. vend. sam. 20 h 30, merc. dim. 15 h 30. (39 rue des Trois Frères. 01 42 54 91 00.)

■ **Parcours d'un jeune C* (Comédien)**, de et par Donat Guibert, au **Montmartre-Galabru**, les jeu. ven. sam. 22 h jusqu'au 29 janvier : en chansons et sketches, les mésaventures d'un jeune comédien de province débarquant à Paris. Egalement au **Montmartre-Galabru**, de mar. à sam. 20 h 15, **Phèdre à repasser**, de Pierre Dac : prolongation jusqu'au 29 janvier. (4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.)

■ **Dada dans Ma boulangerie bien-aimée**, au **Théâtre de Dix-Heures** à 22 h : Daniel Daurmartin, dit Dada, présente une boulangerie arnaqueuse, Madeleine Crouton, qui terrorise ses clients. Egalement au **Dix-Heures**, à 20 h, prolongation du spectacle de **Sellig**. (36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17.)

■ **Cuisine et dépendances**, de Jean-Pierre Bacri, continue au **Funambule**. (53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.)

Musique

Musique classique

■ **Concert du Conservatoire du 18e** (Conservatoire Gustave Charpentier), chœur et orchestre, **mardi 1er février** 20 h 30 en l'église Notre-Dame-de-Clignancourt, place Jules Joffrin : un concerto de **Haydn** ; *"An der schönen blauen Donau"* de **Johannes Strauss** ; *Via Crucis* de **Franz Liszt** ; concerto pour orgue, timbales et cordes de **Francis Poulenc**. Entrée libre.

■ **L'ensemble vocal Kedroff** donnera un concert en l'église

Saint-Pierre-de-Montmartre le **dimanche 9 janvier** à 17 h. Entrée 120 F et 80 F.

Musiques traditionnelles

■ **Cristina Branco**, la jeune voix du **fado** traditionnel, au **Théâtre des Abbesses** **dimanche 16 janvier** (à 17 h) et **lundi 17** (à 20 h 30). Réservation 01 42 74 22 77.

■ **Gospel au Trianon** le **dimanche 30 janvier** : séance de clôture du 7e Festival international de gospel de Paris, après les concerts donnés du 19 au 29 janvier dans diverses églises parisiennes. (Programme complet et renseignements : Festival, 116 rue de Charenton, 75012 Paris. 01 53 79 17 98.)

Jazz

Café Olympic-LMP

Les vendredis

Jazz Nomades

On continue à chercher des mariages de styles.

• 7 janvier : **Freebidou**, free musette.

• 14 janvier : **Vodounawatato**, brass-band afro-funk.

• 21 janvier : **Article 12**, post-ethno-musica.

• 28 janvier : **Le Quartette**, que Xavier Ferran, son animateur, définit ainsi : «Trois influences majeures : un langage classique occidental jusqu'aux pièces les plus contemporaines, entre autres l'école "spectrale" ; la polyrythmie des musiques traditionnelles africaines et indiennes ; et un siècle de jazz.»

□ 20 rue Léon. Début des concerts à 20 h 30.

Chanson, rock, music-hall

A la Cigale

■ **Stomp** poursuivent leur parcours triomphal jusqu'au 30 janvier. (Cette fois, c'est sûr, ce sont les vraies "dernières".)

■ Les 3, 4 et 5 février, les **Wriggles**.

Au café Olympic-LMP

■ **Les Négropolitains chantent Bobby Lapointe**, prolongation jusqu'au 31 janvier. Lun. & sam. 19 h 30, dimanche 17 h 30. (20 rue Léon. Réservation 01 42 52 42 63.)

Au Divan du Monde

■ **Hanane la Gazelle**, one woman show de la talentueuse humoriste marocaine, du 4 au 13 janvier (sauf le 9) à 20 h 30, et ensuite on danse jusqu'à 5 h du matin.

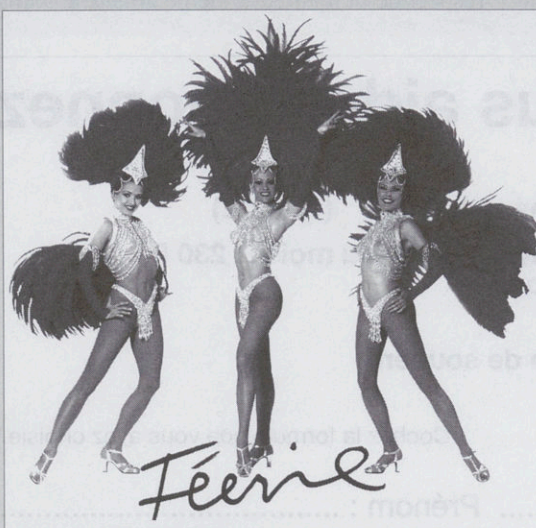
■ **Neil Haroun cabaret oriental**, 14 à 22 janv. 20 h 30. L'atmosphère d'un cabaret des années 1920 fréquenté par le Tout-Paris, une comédie humaine autour de l'énigmatique Neil Haroun. Spectacle joué, chanté et dansé, avec des saynètes vidéo en prime.

Suite page 22

Moulin Rouge : changement de programme après onze ans !

Plumes, strass, paillettes et «les plus belles filles du monde dans des décors fabuleux», assure la publicité : *Féerie*, la nouvelle revue du Moulin Rouge dont la "première" a eu lieu le 23 décembre, perpétue la tradition. C'est un événement, car ça n'arrive pas souvent : la précédente revue, *Formidable*, se jouait depuis le 20 février 1988 ! Le nouveau titre commence comme toujours par un F, superstition comme on sait depuis le succès de *Frou-Frou* en 1960.

Féerie est conçu par Doris Haug et Ruggero Angeletti, metteur en scène depuis 1961 des revues du plus célèbre cabaret du monde. La musique originale, créée par Pierre Porte, a été enregistrée par 80 musiciens et 60 choristes. Sur une chorégraphie de Bill Goodson, la nouvelle revue mobilise une troupe de 100



artistes, dont les 60 Doriss Girls recrutées dans le monde entier, de Las Vegas à Sydney, de Londres à Paris - taille

minimum 1,75 m, perte ou prise de poids interdits, coupe et couleur de cheveux surveillés...

Mille costumes pour quatre tableaux somptueux : *Le Moulin Rouge aujourd'hui et hier*, avec la troupe au complet, *Sandokan*, un pirate sur son bateau en Indonésie croise des prêtresses, une gorgone, et on assiste au bal du gouverneur, *Au cirque* avec sa troupe de clowns, animaux sauvages, jongleurs et acrobates, et enfin un hommage aux femmes de Paris avec des tableaux figurant le 14 juillet, la Libération de Paris sur des airs de java ou de boogie. Retour de l'aquarium géant et, bien sûr, l'incontournable *French cancan*.

C.B.

□ 82 bd de Clichy. Informations et réservation 01 53 09 82 82. Premier tarif à 500 F (revue + une demie champagne).

(Suite de la page 21)

■ **Les nuits** (23 h 30) : *Loukoum Party* le 7 et le 14, *Paris Sun Rai* le 8 et le 15, *Noites do Brasil* le 22, *Smadj* le 23, *la Comparsa* (Cuba) le 29.

■ **Soirées** : *Je hais les dimanches*, le 9 janvier, le 16, le 30, de 16 h à minuit.

Claude Lelouch ouvre à nouveau son cinéma avenue Junot

La petite salle de spectacle du 1 de l'avenue Junot appartient à Claude Lelouch. D'abord salle de projection privée (utilisée pour les "rushes" des films en tournage), elle a été ouverte au public comme cinéma puis, depuis deux ans, comme théâtre, sous le nom de Cinéma théâtre 13. Elle s'appelle désormais le Cinéma du Moulin de la Galette et se consacre au septième art.

C'est, dit Lelouch, « le cinéma le plus intime du monde ». Première projection à 20 h 30, deuxième à 23 h, mais les portes sont ouvertes dès 19 h 30 et l'on peut rester encore un peu après la fin pour échanger des impressions autour d'un dernier verre. On peut commander café, thé, champagne, vin ou whisky, dans un salon voisin de la salle de projection ou directement dans celle-ci. On pourra choisir, pour regarder le film, entre un fauteuil et la profondeur d'un canapé... Le prix d'entrée, assure Claude Lelouch, sera le même que dans les autres salles.

Premier programme : le dernier film de... Claude Lelouch, *Une pour tous*.

□ 1 avenue Junot. Renseignements et réservations 01 42 51 13 79.

■ **Concerts** à 19 h 30 : *Pink Martini* le 23, *Seven Hate* le 28, *Son Trinitario* (Cuba) le 29, *Lila Downs* (chanteuse de Mexico) le 31.

■ **Et pour les enfants, le Bal** comme chaque mois. Dimanche 9 janvier 16 h : le Bal des Rois mages.

A l'Elysée-Montmartre

■ **The Smashing Pumpkins** le 18 janvier. **Nitin Sawhney** le 27. **Big Red** le 28.

Au Trianon

■ **Les Chœurs de France** les 8 et 9 janvier. (Réservation 01 47 82 26 64.)

■ **Mondial du tatouage** du 20 au 23 janvier : Les plus grands tatoueurs du monde démontrent leur art. (Renseignements 01 53 79 00 11.)

■ **Des voix pour le sida** le 31 janvier 20 h 30, avec la Compagnie des Caramels fous et les chorales Equivox et Melo'Men. (Rens. rés. 01 43 45 55 38.)

Au café littéraire du Petit Ney

- Mardi 4 janvier, 19 h 30 : raï arabo-andalou par **Rachid Khaldoun** et sa formation.
- Samedi 8, à 14 h 30 : **Brèves de danse**, rencontre-discussion autour de la danse contemporaine, en liaison avec le théâtre de l'Etoile du nord (voir programme page 21).
- Vendredi 14, à 20 h 30 : **L'amour assassin**, perles d'humour noir selon les surréalistes,
- Samedi 15, à 20 h 30 : **Courants d'air**, musiques de cour du XVI^e et du XVII^e siècle, par Alison Kamm, soprano, et Jeanne Boëlle, luth.
- Samedi 22, à 20 h 30 : **Luc Fiévet**, auteur-compositeur interprète d'un humour totalement noir.
- Samedi 29, à 15 h 30 : **Le Rosifleur**, pièce fantastique de Patrick Rebeau à voir en famille (à partir de 12 ans).

□ 10 av. Porte Montmartre. Spectacles : 30 F (20 F adhérents). Formule spectacle + un plat : 50 F.

Expositions

■ **Françoise Grunberg** : "Nua-ges de brume", à la galerie la Fleur d'or. Enveloppés de nappes de brume, des paysages "entre rêve et réalité", des montagnes intemporelles, des contrées du bout du monde : ce sont les peintures à l'encre de Chine de Françoise Grunberg. Françoise Grunberg vit et travaille à Montmartre. (Du 11 janvier au 5 février, 4 rue Androuet. 01 42 59 50 44.)

■ **Nueva Esperanza**, c'est le nom d'une coopérative du sud de la Colombie qui groupe des "recycleurs de déchets" (on ne dit plus "chiffonniers"), très pauvres. L'exposition de la galerie Françoise Guillou, à laquelle participent vingt artistes, dont cinq Colombiens, a pour but de venir en aide aux enfants de cette coopérative par l'intermédiaire de l'association humanitaire *Un enfant par la main*. (3 au 23 janvier. 98 rue Lepic. Tlj 12 h 30 à 18 h sauf mercredi. 01 42 58 58 61.)

■ **Photographies : Hommage à Jerome Andrews**. Dans le hall du théâtre *L'Etoile du nord*, du 7 au 29 janvier, exposition de photos sur le travail de Jerome Andrews, danseur, chorégraphe, qui contribua au développement de la danse contemporaine en France. (16 rue Georgette Agutte. 10 h à 18 h tous les jours, entrée libre.)

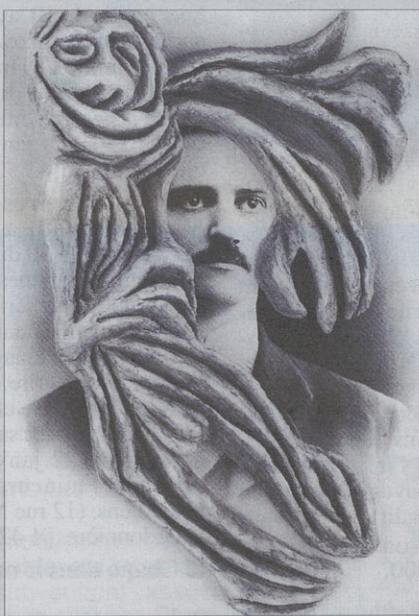
Ces pages ont été réalisées par Christine Brethé et Noël Monier.

A la Halle-Saint-Pierre Stettner : les monstres très doux d'un grand photographe

Louis Stettner, New-Yorkais qui vit à Paris (plus exactement à Saint-Ouen, tout près du 18^e, juste de l'autre côté du périphérique), est ce qu'on appelle un grand photographe. Il était connu jusqu'à ces dernières années comme un photographe de la réalité.

On l'a découvert en France en 1979 grâce à un livre impressionnant, *Sur les tas*, qui réunissait des portraits d'hommes et de femmes au travail dans des usines des Etats-Unis, de France et d'URSS. « C'est dans les usines et dans les forêts que je me sens le plus heureux et à l'aise », disait-il. Il a publié en 1994 *Sous le ciel de Paris*, qu'on trouve actuellement dans les librairies. La collection *Photo-Poche*, anthologie des grands noms de l'histoire de la photographie, lui a consacré récemment une monographie (c'est le n° 76 de la collection).

Ses photos se caractérisent par la volonté de se concentrer sur un seul sujet, une seule information, transmise avec le maximum de densité et de



rigueur, y compris dans la composition de l'image. Sa conception exigeante du respect de la réalité l'a même amené à

cesser de travailler pour les grands magazines : « J'avais l'impression que mes commanditaires voulaient leur conception des événements, même si la réalité était toute différente. »

Mais il y a un autre Stettner et c'est celui qu'on va découvrir à la Halle-Saint-Pierre ce mois-ci. Un Stettner peintre et sculpteur, un Stettner qui s'empare de photos – parfois les siennes, souvent aussi des photos anciennes qu'il a achetées aux Puces près de chez lui – et les orne de monstres et de fleurs dessinés. Les monstres de Stettner ne sont pas du tout terrifiants, ce sont des monstres très doux, parfois un peu rigolards, généralement très colorés. Un des collaborateurs de la Halle-Saint-Pierre nous disait : « Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi jeune, joyeux, amoureux de la vie que cet homme de 77 ans. » On ajoutera : d'aussi doué.

N.M.

□ Du 11 au 30 janvier, tous les jours de 10 h à 18 h. Entrée libre. 2 rue Ronsard (métro Anvers).

Si vous voulez nous aider, abonnez-vous !

- ☐ Je m'abonne au 18^e du mois : un an (onze numéros) : 130 F (19,82 €)
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des « Amis du 18^e du mois » : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- ☐ Abonnement à l'étranger : 150 F (22,87 €)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre « Les Amis du 18^e du mois », à l'adresse : Le 18^e du mois, 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris.

L'architecture en briques

Fabriquée industriellement de nos jours, la brique est un matériau très ancien : c'est de l'argile mouillée, façonnée, puis séchée progressivement et enfin cuite à 1000°. Elle allie simplicité de fabrication et résistance. Facilement utilisable, elle est légère, offre une bonne protection thermique et semble un matériau idéal. Longtemps considérée comme un matériau modeste, les architectes contemporains la remettent au goût du jour pour «réchauffer» notre environnement.

Mariée au fer on la trouve dans la construction de vastes bâtiments où elle fait office de remplissage : ateliers industriels, comme ceux de la RATP, marchés (Halle Saint-Pierre ou marché de l'Olive), gares ou centraux téléphoniques (114 rue Marcadet). Elle a été beaucoup employée pour les équipements collectifs : l'ancien hôpital Bretonneau – dont les pavillons d'entrée ont été conservés et où, dans les nouveaux pavillons en construction, il y aura aussi des briques –, des établissements scolaires anciens ou modernes, comme l'école construite par Pencreac'h au 35 rue Duhesme en 1989 et recouverte de parements en brique, des gymnases, des dispensaires.

Peu coûteuse, elle s'impose dans l'habitat populaire et est souvent considérée comme un matériau «social», notamment dans les ensembles d'HBM (habitations à bon marché) et particulièrement le «rurban rouge» de logements sociaux sur les anciennes fortifications autour de Paris. La brique donne son unité à ces ensembles qui ont bien résisté au temps. Mais son prestige a pâti de la répétition à grande échelle de ces bâtiments. C'est dommage !

A l'angle des rues Championnet, Messenger et Blémont c'est tout un quartier qui arrête l'œil avec ses différents rouges. Au 6 boulevard Ornano, l'immeuble d'angle construit en 1929 par l'architecte Granet développe une façade de 40 mètres avec deux retours, qui abrite, exception remarquable pour l'époque, de grands appartements. Comme quoi la brique peut être utile et belle. Groupée par blocs de quatre ou cinq disposés alternativement, elle crée des motifs géométriques ; posée avec des effets de quinconce, en laissant apparaître le petit côté, elle donne du volume à un mur.

En 1924 des artistes ont voulu créer une société

immobilière pour se loger et pouvoir travailler. Les architectes Trésal et Thiers ont construit *Montmartre aux artistes*, une cité composée de trois bâtiments qui offrent 187 ateliers, accompagnés chacun d'un petit logement, qu'on ne découvre qu'une fois traversée l'imposante façade de briques qui longe la rue.

Elle apparaissait dans la construction de Saint-Jean-de-Montmartre. Cette église présente une prouesse architecturale : les murs sont constitués d'une double paroi de briques creuses enfilées sur des fils de fer avec un vide de 7 centimètres à l'intérieur.

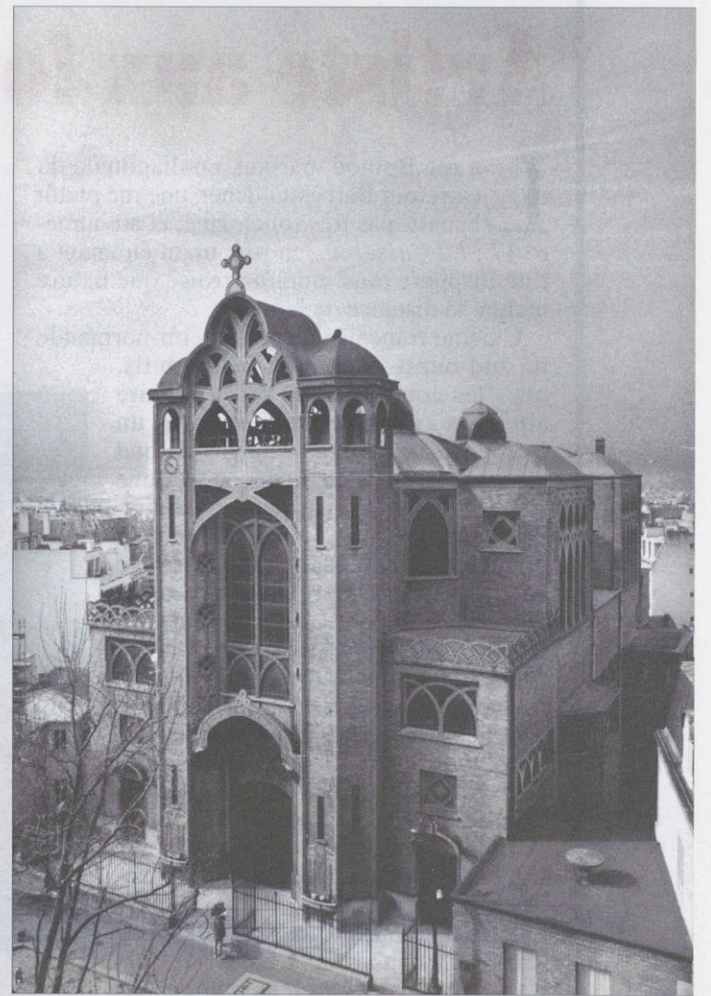
Quelques maisons de style ou des hôtels particuliers ont adopté la brique, avenue Junot et rue Yvonne Le Tac, montrant qu'elle se prête à tous les usages.

Triste la brique ? Brique blanche de Bourgogne ou brique rouge du Nord, brique de Vaugirard ou brique rose, elle prend différentes teintes et même des couleurs lorsqu'elle est émaillée ou vernisée. Elle permet des motifs décoratifs. Associée au verre, elle souligne la forme des bâtiments et donne du relief aux murs en offrant des avancées assez souples qui animent les façades, comme l'auvent du collège Berlioz où elle s'harmonise parfaitement avec les tuiles.

Danielle Fournier
Photos de Christian Adnin

Pour une promenade :

- Immeubles de rapport et HBM : l'ensemble d'immeubles à l'angle des rues Championnet, Messenger et Blémont ; 17 et 21 rue du Simplon ; 6 bd Ornano ; 14 rue Jean Robert ; 77 rue de Clignancourt ; cités au delà du boulevard Ney.
- Hôtels particuliers avenue Junot et rue Yvonne Le Tac
- Ecole moderne : 35 rue Duhesme. Ecoles anciennes : 17 rue Georgette Agutte (collège Hector Berlioz), rue Gustave Rouanet.
- Eglises 19 rue des Abbesses (St Jean) et 102 rue du Ruisseau (Ste Hélène).
- Montmartre aux artistes, 189 rue Ordener.
- Hôpital Bretonneau, rue Carpeaux et rue Etex.
- Central téléphonique 114 rue Marcadet. Gymnase des Amiraux. Ateliers RATP 30 et 32 rue Championnet. Siège de Médecins du Monde, 62 rue Marcadet (ancien immeuble des Galeries Barbès, célèbre magasin de meubles).

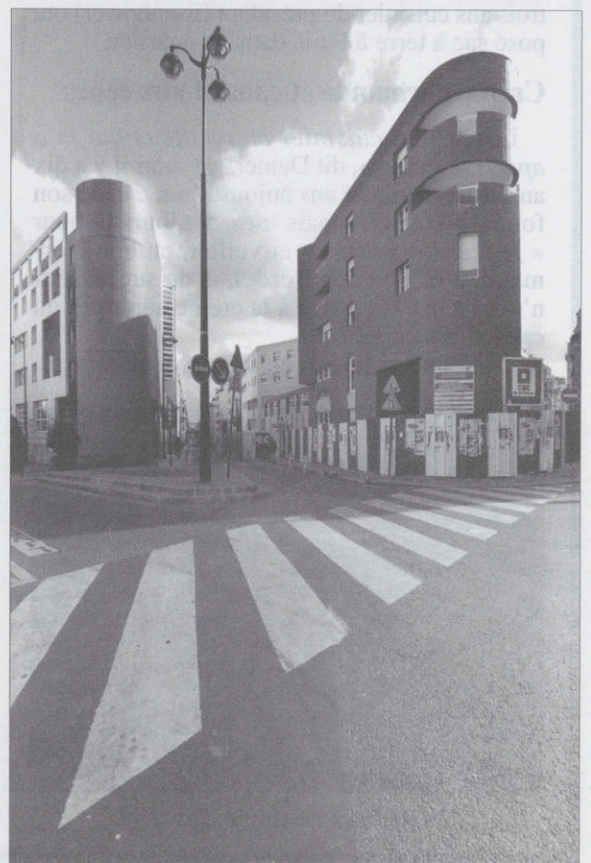


L'église St-Jean-de-Montmartre marque une date dans l'histoire de l'architecture : c'est la première construite en France avec une ossature en béton armé (vingt ans avant celle du Raincy par Auguste Perret), recouverte de briques. Bâtie entre 1894 et 1904 dans des conditions financières difficiles, elle est l'œuvre de l'architecte Anatole de Baudot.



A gauche : l'école élémentaire de la rue Gustave Rouanet.

A droite : à l'angle des rues Duhesme et Marcadet, l'ensemble école - crèche - logements dû à l'architecte Pencreac'h. Les murs de béton sont recouverts de plaquettes «façon briques».



Daniel Darthial est le chef cuisinier de la Casserole, un restaurant de la rue Boinod au décor plus montmartrois que nature. Mais son autre passion, la peinture, le "grignote" de plus en plus.

Artiste aux fourneaux et aux pinceaux...

La rue Boinod, partant en diagonale du carrefour Barbès-Ordener, une rue plutôt banale, pas très folichonne, et au numéro 17 : *La Casserole*, un restaurant étonnant à l'atmosphère plus montmartroise que nature malgré la distance de la Butte.

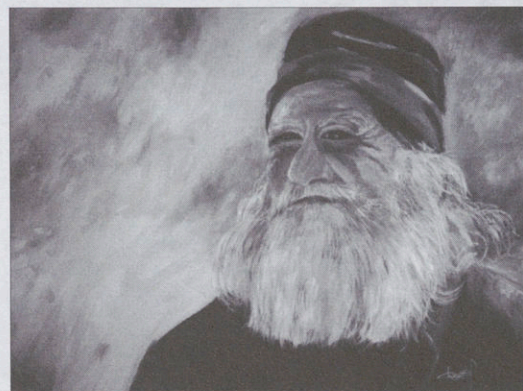
Cuisine française de qualité, mi-normande mi sud-ouest, et des desserts subtils, mais les convives sont priés de faire attention : dans la première salle, un incroyable bric-à-brac pend du plafond jusqu'assez bas. Pêle-mêle, on y trouve un képi de flic, un casque de chantier, une bannière *Allez l'OM*, une tête de poupée, une calebasse, des billets de banque de tous les pays, des cartes postales, des guirlandes, des couronnes de galette des rois... et même une bite en peluche, tout un décor délirant et hétéroclite apporté par les patrons du lieu et des clients successifs. En revanche, derrière, une autre salle plus petite a des allures de salon... de peinture, avec des toiles accrochées en rangs serrés, œuvres du propriétaire et chef de cuisine, Daniel Darthial, artiste des fourneaux et des pinceaux.

Daniel, qui habite à l'étage, fête cette année son jubilé à *La Casserole* où il était arrivé «*par hasard un jour comme extra puis resté par passion*», et ses dix ans comme propriétaire. Mais le restaurant est bien plus ancien, il existe depuis quarante ans. Il a été fondé par deux copains, Louis et Bernard, anciens cuisiniers de paquebots transatlantiques qui un jour, après quinze ans de burlingue (Bernard Dubois a même été pendant trois ans cuisinier du président Eisenhower) ont posé sac à terre à Paris dans ce quartier.

Crème normande et canard aux cèpes

Louis, «*un cuisinier merveilleux qui m'a appris le métier*», dit Daniel, est mort il y a dix ans et Bernard, 74 ans aujourd'hui, a cédé son fonds à Daniel – mais il est toujours là pour «*goûter les sauces*» et veiller, en bon Normand, à ce que son Bordelais de successeur n'oublie pas la cuisine à la crème au profit du canard aux cèpes.

Daniel n'oublie pas et, du mardi au samedi,



Un tableau de Daniel Darthial.

La Casserole ne désemplit pas : clientèle de quartier et clientèle de partout avec de nombreux artistes fidèles. Nicolas Peyrac y a célébré son mariage, Danièle Gilbert, Claude Zidi, Pierre Bonte, Philippe Noiret, Joseph Poli, Thierry Lhermitte, le groupe Téléphone... connaissent l'adresse, et aussi Michou de *Chez*

rochers, deux barques échouées sur le sable : ce fut sa première toile. Il ne l'a plus, ne sais où elle est mais il en a la photo au mur du restaurant. Depuis, il peint, tous les jours il peint, chez lui à Paris, parfois jusqu'au bout de la nuit et puis le week-end, en Normandie, sa principale source d'inspiration, où il possède une mai-

son, ancienne cabane de ramasseurs de sel dans la baie du Mont-St-Michel, à quelques encablures de la maison de son ami et mentor, Bernard. «*Peindre, cela me rend heureux, c'est un plaisir, une passion, une drogue*», déclare-t-il.

Il peint exclusivement à l'huile – «*j'aime son odeur, son onctuosité. J'ai essayé l'aquarelle mais... J'ai essayé aussi l'acrylique qui est trop rêche, qui sèche trop vite*» – et il privilégie les paysages verts-bocage-normand, des paysages sereins, intemporels, d'une précision parfois presque photographique mais où il met beaucoup d'imaginaire. «*La campagne m'inspire, pas la ville. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais peint une ville et je n'ai jamais peint Paris. Si pourtant, une seule fois, j'ai peint le moulin de la Galette mais tel qu'il avait pu être avant, sans immeubles autour, à la campagne !*». Il a aussi réalisé des natures mortes, des portraits – mais souvent ses personnages sont vus de dos : «*cela laisse l'imagination plus libre*».

Daniel peint ses croquis préalable, directement au pinceau et rapidement : «*Quand je peins, je me coupe totalement du monde, je suis dans une transe, j'y passe des heures d'affilée et quand j'ai fini, c'est comme une sorte de délivrance.*»

Daniel vend ses toiles – «*pas beaucoup, je fais surtout des cadeaux aux amis*» – mais surtout il expose. Il a été primé lors de plusieurs manifestations artistiques, essentiellement en Normandie. Il est également membre bienfaiteur des peintres du Clos Montmartre et sociétaire, depuis 1983, du Salon des Indépendants où il exposa pour la première fois en 1981.

Patron de restaurant et toujours amoureux de l'art culinaire, Daniel Darthial entend continuer le plus longtemps possible sa double vie – «*je suis un grand timide et ne suis bien qu'à mes fourneaux, mes pinceaux*» – mais il avoue : «*la peinture me grignote de plus en plus*».

Marie-Pierre Larrivé



Daniel Darthial au comptoir du restaurant. («*Mais, dit-il, je suis timide et c'est devant les fourneaux que je me sens à l'aise.*»)

Michou, «*un ami qui comme nous organise chaque année un repas pour les anciens de l'arrondissement*».

Des étrangers même, des Américains, des Grecs, des Nordiques, etc., viennent y déguster la cuisine française et Daniel Darthial n'a aucune peine à les comprendre. Il parle anglais couramment, ayant vécu cinq années, de 8 à 13 ans, aux Etats-Unis. «*J'allais à l'école à San Antonio au Texas ; un jour de 1963, le président Kennedy, en tournée électorale, est venu. Il nous a serré la main à nous les gosses. Puis il est parti pour Dallas... où le lendemain il allait être assassiné*», raconte-t-il. Retour en France, la fin des études, un apprentissage chez des grands – le *Nouailles* à Marseille, le *Plaza Athénée* à Paris – puis... *la Casserole*.

Exclusivement à l'huile, la peinture

«*J'ai fait le choix de la cuisine car cela nourrit mieux son homme que la peinture*, sourit-il. *J'ai toujours aimé dessiner, sans avoir appris formellement, mais je n'avais jamais peint de ma vie jusqu'au jour, c'était en 1970, où je me suis acheté un peu de matériel et...*» Un bout de plage, une bicoque surplombant des

« La cuisine, ça nourrit quand même mieux son homme que la peinture... »

Le Prix littéraire de la Casserole

La Casserole sera restaurant littéraire l'espace d'une soirée, mercredi 19 janvier : on y décernera le premier prix littéraire de l'an 2000, le *Grand prix gastronomique* couronnant le meilleur chroniqueur en la matière de la presse francophone.

Ce prix a été créé par l'Association des amis de la Casserole qui groupe des écrivains, comédiens, artistes, habitués du lieu. Le lauréat sera invité par le jury à déjeuner au restaurant et on lui offrira une œuvre d'un artiste montmartrois.